DANS CE NUMERO EST ENCARTE UN SUPPLÉMENT DE 4 PAGES : **LES BANDITS DE PARIS-NEW-YORK**

PREMIÈRE ANNÉE — N° 4. Jeudi 30 Avril 1908.

TOUS LES JEUDIS

16 PAGES

L'ÉPATANT

5c

POUR LA FAMILLE

Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (x°)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province........ 3 fr. 50 —
Étranger........ 5 francs —

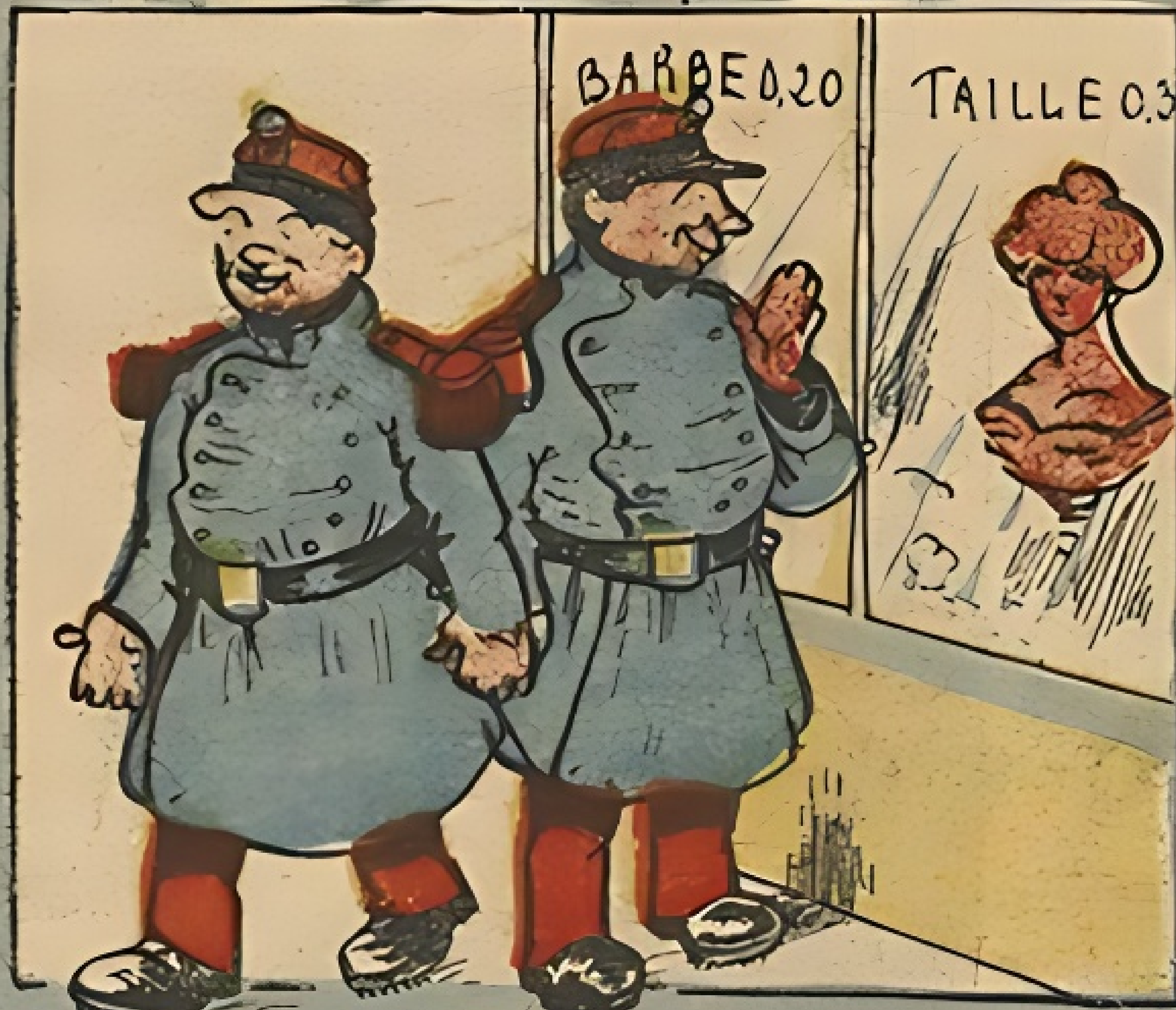
UN TOUR EN VILLE



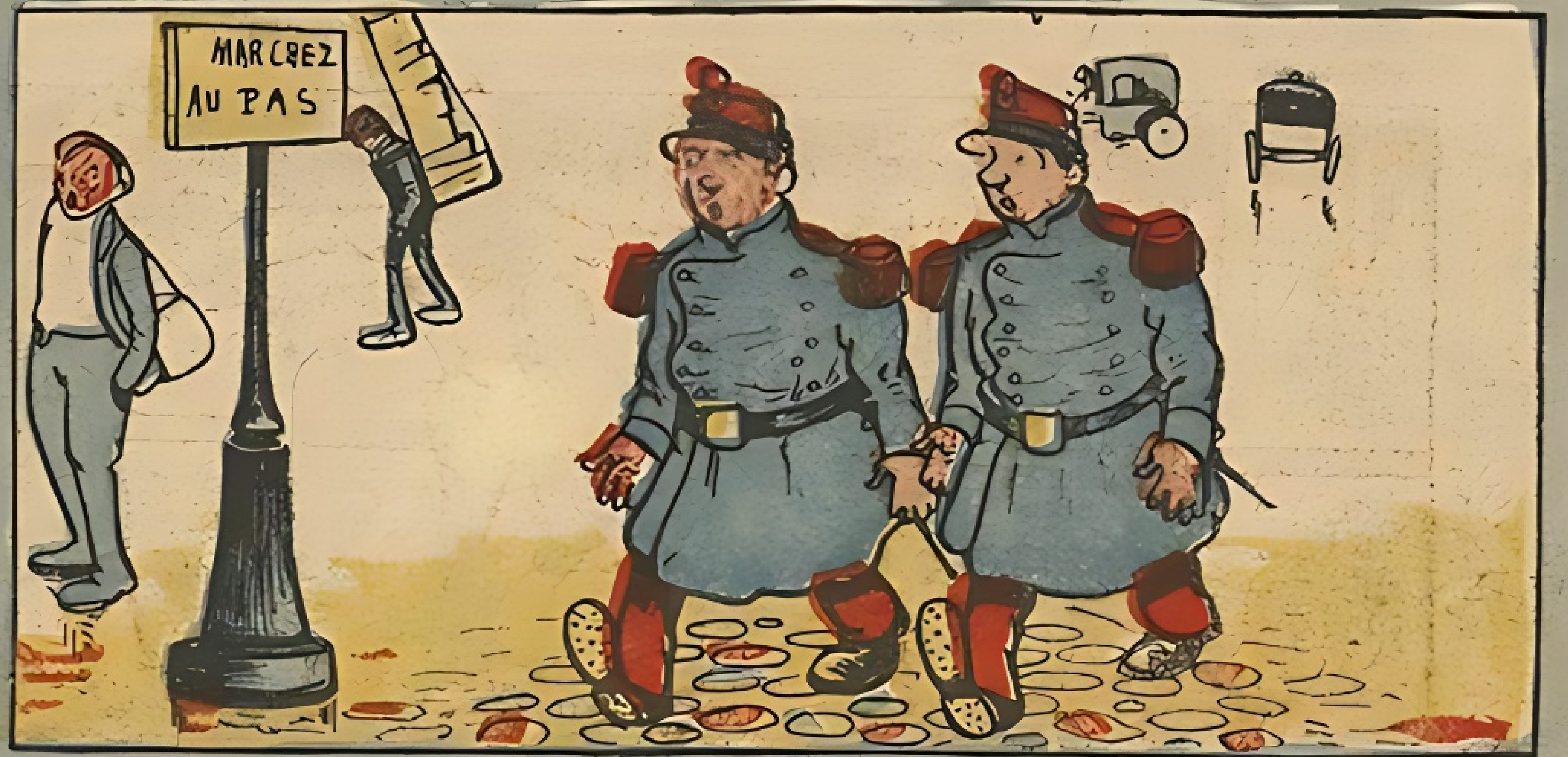
« Grouille-toi... eh! Ballot! on sort aujourd'hui! dit Lamoule en pénétrant dans la chambrée où, vautré sur son lit, Ballot faisait la sieste. J'ai reçu l'mandat de cent sous des vieux. Grouille-toi... » C'est une veine car c'est dimanche et cette aubaine va permettre aux deux pays d'aller faire un tour en ville.



Astiqués, tirés, sanglés, les deux tourlourous passent au poste!... Sur toutes les coutures ils sont observés par l'œil du sergent, grand amateur de demi-tours... Mais rien!... rien ne cloche... « Allez! » grogne le sous-officier de garde.



Les voilà dans la rue; ils humont à longs traits l'air chargé des odeurs de cuisine, mais de liberté aussi. Ils marchent sans but bien défini. C'est leur première sortie depuis l'incorporation. Aussi bâillent-ils devant toutes choses.



« Arregarde, eh! Ballot! attention! » Sur un écriteau en grosses lettres Lamoule vient de lire : « Marchez au pas. » « Cré bon Dieu de bon Dieu! v'là qu'on est même obligé de faire l'exercice en se baladant maintenant!... » Mais, disciplinés malgré tout, ils se conforment à l'ordre donné : ils se mettent à marcher au pas réglementaire de 75 centimètres.



Soudain, au détour d'une rue, ils tombent sur un de leurs camarades d'enfance, un nommé Lamouise...



« Ah! ça, c'est épatant... comme on se trouve... on va prendre l'apéro, pas?... » Et de fait on rentre chez le marchand de vin où l'on ingurgite deux, trois absinthes, après quoi Lamouine propose de déjeuner ensemble.



Le fait est que nos deux bleus ont l'estomac dans les talons [illegible]use de se balader. On avise un restaurant, on y dîne. [illegible] repas est copieusement arrosé...
A la sortie on est presque rond... ovale, quoi!

(Voir la suite page 2.)

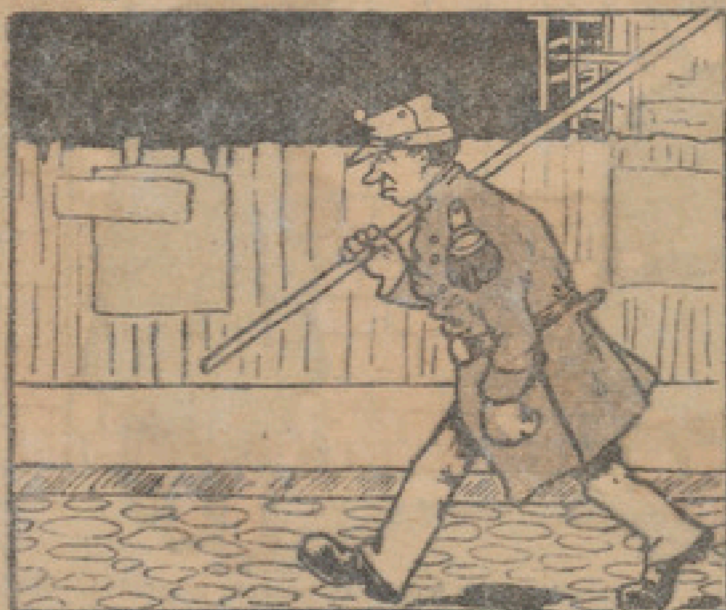
UN TOUR EN VILLE *(Suite.)*



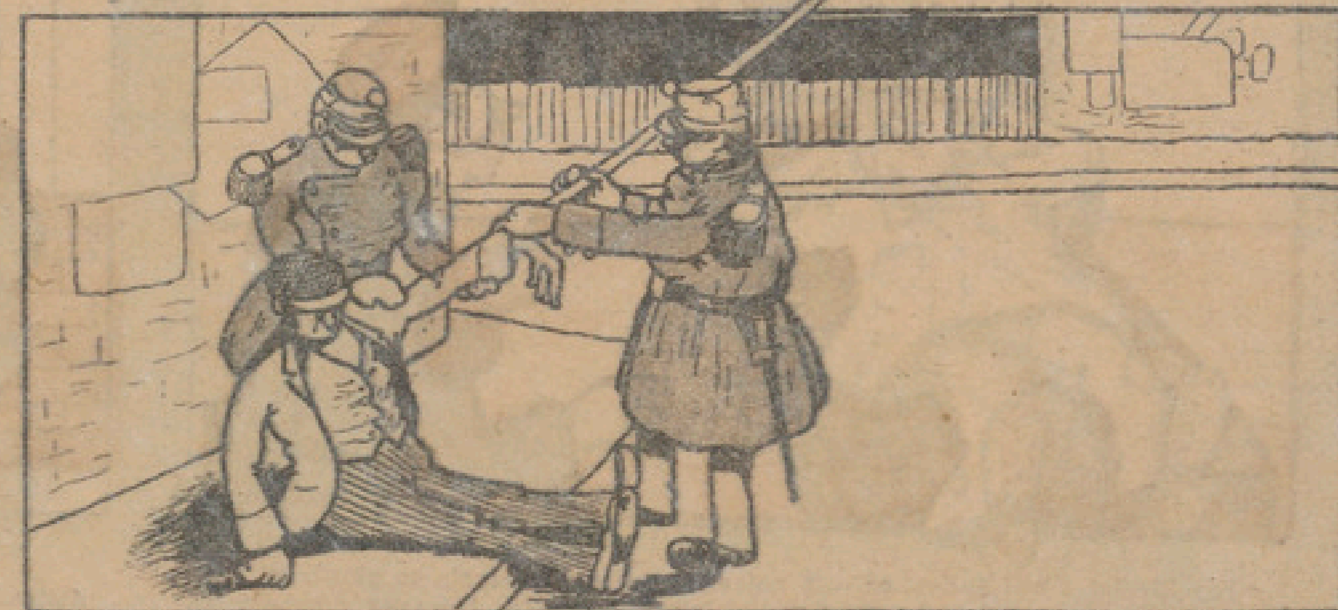
Et ce fut ensuite la promenade dans les rues, souvent interrompue par le besoin de s'arrêter chez un bistro... Quand la nuit tomba, les trois copains étaient fortement éméchés.



Mais Lamouise surtout détenait le record. Si bien que sur les hauteurs de Montmartre, il s'affala au pied d'un mur comme une loque. Les soldats, malgré leur état d'ébriété, essayèrent de le soulever et de l'aider à marcher pour se rendre jusque chez lui... Ce fut peine inutile.



« Bon Dieu de bon Dieu, on peut pourtant pas le laisser là... les flics l'emmèneraient au poste... » Soudain Lamoule a une idée!... Il avise un chantier en construction. Il y entre...



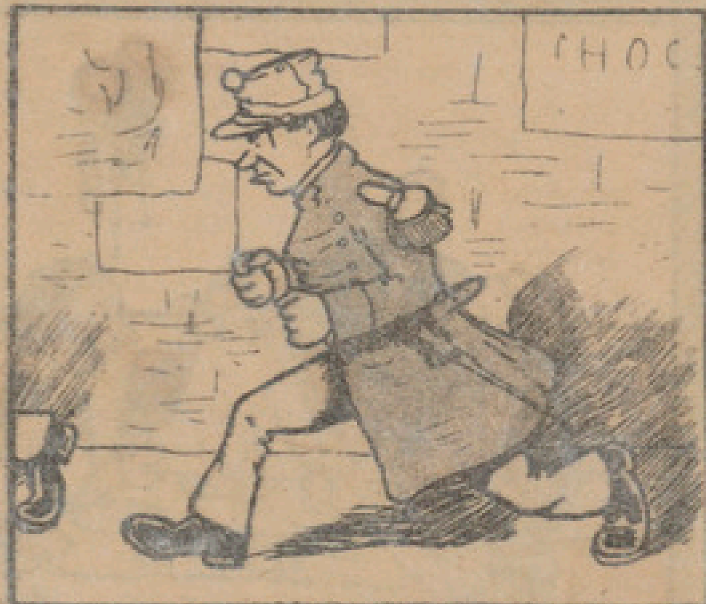
... et en ressort bientôt, armé d'une longue perche... Aidé de Baliot, il introduit celle-ci dans les manches du veston de Lamouise qui dort maintenant comme un bienheureux



Puis, reposant la perche sur leurs épaules, ils transportent ainsi avec facilité Lamouise ivre-mort jusque chez lui... « Ah! mon vieux, ça c'est trouvé! opine Baliot, t'es pas une gourde, mon vieux Lamoule. Tu parles ! »



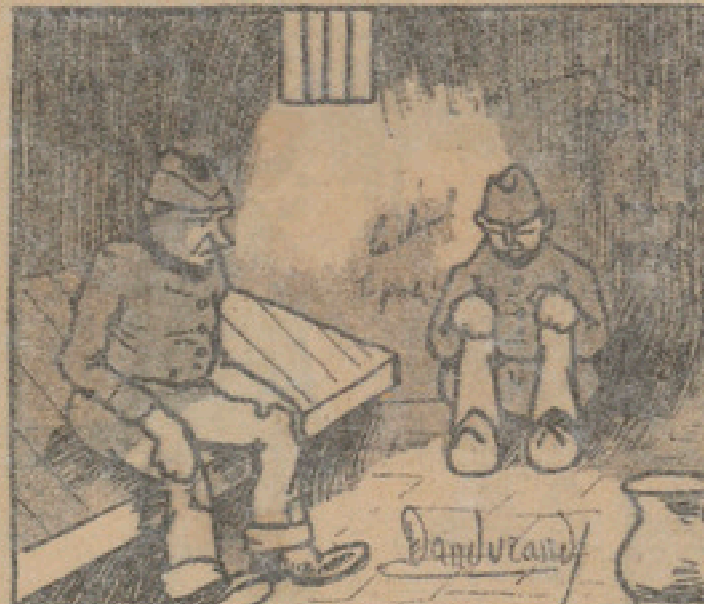
Les deux fantassins ont couché Lamouise dans sont lit, il ronfle comme un tuyau d'orgue, lorsque soudain 9 heures sonnent à une horloge voisine.



« Mille pétards de sort ! 9 heures !... et l'appel va être fait... » Les deux copains tant bien que mal prennent le pas gymnastique jusqu'à la caserne.

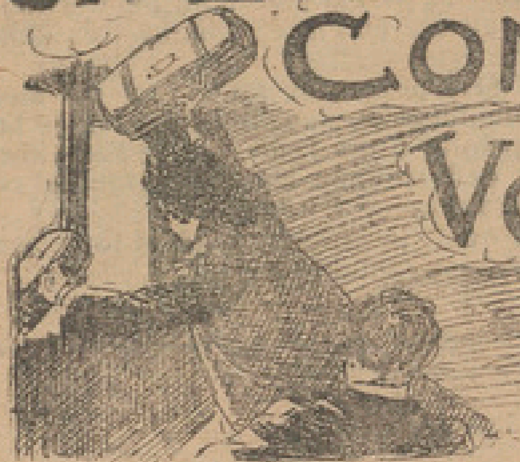


Hélas ! ils n'arrivent que pour se faire boucler par l'adjudant de semaine ayant constaté l'état d'ivresse dans lequel ils se trouvaient ; à la salle de police les deux lascars font d'amères réflexions.



« Ben, mon vieux, on m'y reprendra à aller faire un tour en ville !... Y a des gens qui disent : comme on fait son lit on se couche, j'avais pourtant bien fait le mien ce matin, ça m'empêche pas de coucher à la boîte. »

UN DANGEREUX COMPAGNON DE VOYAGE





A cette époque, j'habitais Bruxelles.

Invité par un de mes amis à passer les fêtes de Noël en famille, et ayant fait mes préparatifs de départ, je me fis conduire à la gare du Nord.

J'étais en retard et n'eus juste que le temps de sauter dans le premier compartiment venu de l'express Bruxelles-Ostende. Il était temps! Quelques secondes plus tard, je le manquais, ce qui m'eût obligé à attendre pendant trois heures le départ du prochain train. Il n'y avait qu'un seul voyageur dans le wagon, un homme d'une quarantaine d'années, un colosse, qui était assis dans un des coins du compartiment et qui était apparemment plongé dans une profonde méditation. Il ne fit pas la moindre attention à ma présence et continua à méditer, regardant droit devant lui, comme si je n'avais pas été là.

J'avais rapidement lancé ma valise et mes paquets dans le compartiment pour monter plus vite. Je les ramassai et les plaçai dans le filet, puis je m'adossai commodément, fermai les yeux et me laissai bercer par une agréable rêverie, tandis que le train filait à toute vitesse. C'était, comme je l'ai déjà dit, un express, et il n'y avait pas d'arrêt avant d'arriver à B..., qui était ma destination.

Je m'étais endormi, quand je fus réveillé en sursaut, en me sentant violemment secoué, tandis qu'une voix me criait dans les oreilles :

— Vite! réveillez-vous! réveillez-vous! ce train est dangereux!

J'ouvris les yeux et fixai avec étonnement la figure pâle et les yeux dilatés de mon compagnon de voyage, qui me secouait vigoureusement par le bras.

— Qu'y a-t-il? demandai-je, stupéfait, voyant que le train continuait sa route sans incident.

— Quelque chose de terrible va arriver, une horrible catastrophe va avoir lieu, dit mon compagnon, très excité. Il va y avoir un accident. Ne sentez-vous pas le danger qui vient vers nous, rampant comme un horrible cauchemar sortant des ténèbres ?

Tout en causant, il tressaillait et étendait ses mains en avant comme pour chasser un péril imaginaire. Puis, se retournant il baissa la vitre de la portière et se pencha en dehors, durant quelques minutes, pendant lesquelles l'idée me vint à l'esprit que je me trouvais seul avec un fou, et, — à en juger par les apparences, — un fou dangereux! Cette pensée m'abasourdit! Que faire? tirer la sonnette d'alarme? arrêter le train et faire arrêter l'homme? Oui, mais où était le bouton de la sonnette ? Je regardai à droite et à gauche, mais n'en vis aucune trace.

Avant d'avoir eu le temps de bouger, l'homme se tourna vers moi. Il semblait plus calme : l'air frais du soir avait peut-être rafraîchi son cerveau enfiévré.

— Allons, dit-il posément, voyons ce qu'il y a de mieux à faire ; il est urgent de ne pas perdre de temps, car chaque minute de retard peut nous être fatale.

Sortant un papier et un crayon de sa poche, il écrivit quelque chose et dit :

— Dans ce train il y a exactement sept cent quatre-vingt-trois voyageurs. J'ai calculé et j'estime qu'il y a juste une personne de trop : le train ne peut en contenir que sept cent quatre-vingt-deux. Donc il est surchargé, et c'est toujours dangereux. Vous êtes monté le dernier ?

Je compris où le fou voulait en venir et je m'exclamai :

— Oui. Mais je ne suis pas très lourd, cela ne fait pas grande différence.

— C'est une erreur! cria-t-il. Un train fait pour porter sept cent quatre-vingt-deux personnes ne peut pas en porter une de plus, c'est impossible.

Je ne voyais pas bien la puissance de cet argument, considérant qu'il n'y avait pas moins de six places inoccupées dans notre compartiment, mais, comme on ne peut pas discuter avec un fou, je gardai le silence.

— Néanmoins, exclama-t-il, il est facile d'y remédier.

— Comment ? demandai-je avec empressement.

— Il faut qu'un de nous saute en bas du train, répondit-il joyeusement.

Imaginez-vous la situation !

Seul, dans un wagon, avec un fou dangereux, qui vous dit très sérieusement que vous ou lui devez vous jeter par la portière! Que devais-je faire ? Mille pensées traversèrent mon esprit. J'essayais en vain de rester calme, mais j'avais la tête en feu.

— Naturellement, continua-t-il avec calme, c'est un saut difficile et peut-être dangereux : on peut même se tuer. Mais, pensez donc à l'honneur et à la gloire de donner sa vie pour sauver sept cent quatre-vingt-deux âmes! Cet acte d'héroïsme sera connu et glorifié par le monde entier.

« Seulement, il s'agit de décider qui de nous deux aura cet honneur et cette gloire !

Je ne tenais pas du tout à être ce héros, et l'idée d'être étendu, écrasé, sur la voie, me fit passer un frisson sur tout le corps.

— Mais avant tout, continua le dangereux maniaque, je suis un galant homme et, pour vous être agréable, je vous cède cet honneur.

Une sueur froide me glaça, et je cherchai encore une fois désespérément la sonnette d'alarme.

Comme je ne répondais rien, le fou continua :

— Je vois que vous ne voulez pas me priver de l'honneur de sauter le premier, mais, je le répète, je suis un galant homme, et je ne veux pas profiter de votre générosité. Nous allons donc en décider à pile ou face, ce sera plus loyal.

Il chercha dans sa poche pour prendre de l'argent mais, n'en trouvant pas, il me dit :

— J'ai perdu mon porte-monnaie. Avez-vous une pièce de vingt sous ?

Ne sachant que faire et me demandant ce qui allait se passer, je lui tendis la pièce. Son regard devint plus vif, et sa main tremblait d'émotion lorsqu'il prit l'argent :

— Face, vous gagnez, et pile, je gagne, dit-il.

Il jeta solennellement la pièce en l'air, je le regardai faire avec anxiété.

Elle retomba. C'était face!

Je constatai avec épouvante que j'étais désigné par le sort. Le fou se tourna vers moi :

— Monsieur, dit-il, je vous félicite, le hasard vous permet de donner votre vie pour en sauver sept cent quatre-vingt-deux, votre sort est digne d'envie.

J'examinai sur-le-champ la situation : elle était désespérée. Le train allait à toute vitesse quand, tout à coup, il se produisit une brusque secousse.

— Vous voyez ? cria l'homme. Si vous ne vous dépêchez pas, il sera trop tard.

« Regardez comme votre poids fait pencher le wagon de votre côté.

Je cherchai un moyen pour gagner du temps.

— La portière est trop haute, dis-je, et je ne pourrai pas sauter de là !...

— Oh! je vous soulèverai et vous jetterai dehors, répondit-il avec volubilité.

Puis il s'avança vers moi pour mettre son projet diabolique à exécution.

Je n'étais pas de force à lutter contre cet homme taillé en hercule, qui avait la tête de plus que moi et dont la force était décuplée par l'état de surexcitation dans lequel il était. Il me vint à l'idée que, si je pouvais seulement le distraire et l'occuper jusqu'à ce que nous arrivions en gare, je pourrais, malgré tout, me tirer de cette dangereuse situation. Je lui désignai ma valise et mes paquets qui étaient dans le filet.

— Voyez, dis-je, ces bagages, ils sont lourds, jetez-les dehors.

— Oui, oui, naturellement, répondit l'individu qui tremblait d'émotion.

La sueur lui coulait sur le visage, et ses yeux brillaient comme deux charbons ardents. Il se précipita sur mes précieux colis et les lança l'un après l'autre dans la nuit.

Il m'était pénible de voir mes affaires jetées furieusement par la portière, par ce déséquilibré, mais c'était néanmoins préférable que de me sentir moi-même lancé dans l'obscurité où, sans aucun doute, je devais trouver la mort. Cette seule pensée me fit frissonner.

— Ça va mieux, comme cela, n'est-ce pas ? dis-je, croyant avoir trouvé le moyen de sortir de cette mauvaise situation.

— Non, non, dit-il, c'est encore trop lourd : il faut que vous y passiez.

— Tenez, répondis-je, jetez ma canne et mon chapeau.

Avec la même précipitation, il saisit ces objets et les lança dehors, mais il revint aussitôt, répétant toujours les mêmes paroles :

— C'est encore trop lourd!

Ces terribles mots sonnèrent comme un glas à mes oreilles.

— Il faut que vos souliers partent aussi, dit-il, cela fera une grande différence.

Il s'assit immédiatement pour délacer les siens et, dans sa précipitation, fit un nœud à un des lacets.

Il fut très long à le défaire.

Je regardai ma montre et constatai que nous avions encore douze minutes avant d'être arrivés à B...

Pourrais-je lutter jusque-là ?

Il eut bientôt retiré ses chaussures et me demanda les miennes, je fis semblant d'avoir beaucoup de mal à les déboutonner, pour gagner du temps.

— Laissez-moi vous aider, cria mon terrible compagnon, nous ne devons pas perdre une minute.

Je dus le laisser faire.

Lorsque mes souliers eurent suivi le même chemin que mon chapeau et mes bagages, je lui dis :

— Votre paletot a l'air très épais et très lourd.

A peine eus-je terminé, qu'il l'avait enlevé ainsi que son gilet. Il me cria d'en faire autant.

Je fus bien obligé de m'exécuter, et le fou prenant mes vêtements comme un paquet d

chiffons, les lança avec rage par la portière. Je n'avais plus sur moi que ma chemise et mon pantalon, et par cette nuit de décembre je grelottais dans ce wagon dont la vitre avait été ouverte durant tout le trajet.

Subitement, le colosse se tourna vers moi :

Il va être trop tard, le train commence à ralentir, il ne peut plus porter un pareil poids plus longtemps. Allons !

Et, prompt comme l'éclair, il se jeta sur moi, m'enleva dans ses bras et, malgré mes efforts désespérés, me porta jusqu'à la portière. Encore une seconde, et j'allais être précipité sur la voie. Je luttai furieusement et parvins à m'accrocher après le montant de la portière.

Quoique le fou essayât de me faire lâcher prise, je résistais avec l'énergie du désespoir. Cependant, j'allais infailliblement succomber, lorsque le train entra en gare. J'étais sauvé. Deux hommes se tenaient sur le quai et crièrent aussitôt :

— Le voilà !

La portière du wagon s'ouvrit et, tandis que les deux hommes s'emparaient de mon compagnon, le chef de train m'aida à sortir du compartiment et, sur ma demande, envoya un employé de la gare prévenir mon ami de mon arrivée, en lui donnant les détails de mon effroyable aventure.

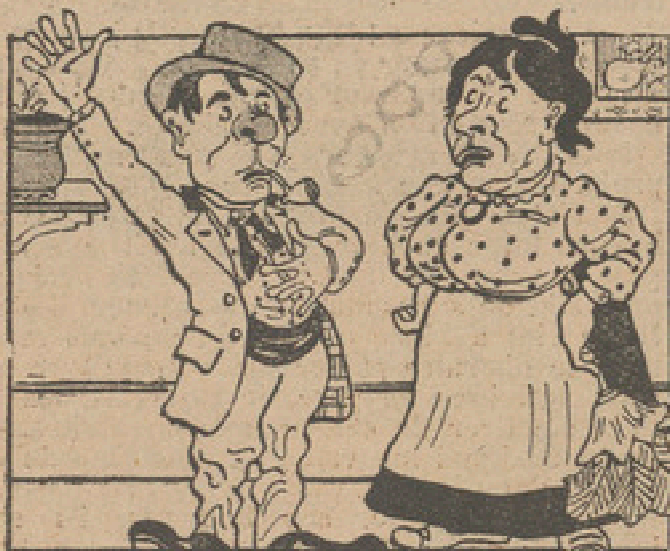
J'appris que mon compagnon de voyage s'était échappé le jour même d'un asile d'aliénés, où il avait été enfermé comme très dangereux.

Mon ami arriva bientôt au-devant de moi avec des vêtements et, une fois chez lui, je ne fus pas trop long à me remettre de l'émotion que m'avait occasionnée la compagnie de ce dangereux maniaque.

Mais c'est égal, je me souviendrai toute ma vie de cette épouvantable aventure.

FORTUNIO.

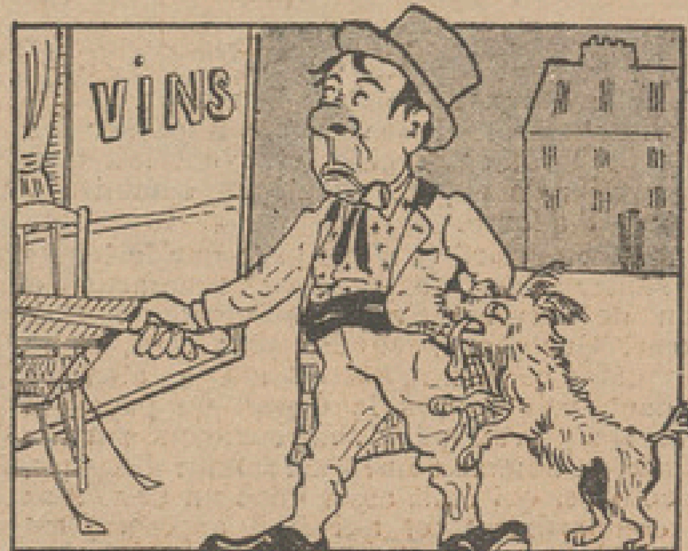
LA PAROLE D'HONNEUR, C'EST SACRÉ !



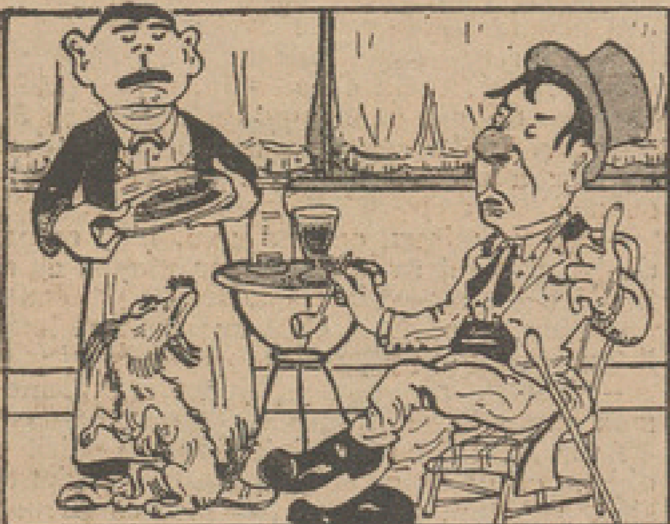
« Je te jure, Poupoule, que j'ai acheté une conduite, et je te donne ma parole que je ne boirai qu'un seul pernod. Et, tu sais, la parole d'honneur, c'est sacré, parce que, moi, je n'ai qu'une parole ; aussi, pour boire deux verres, bernique ! Faudrait vraiment que les circonstances m'y forcent ! »



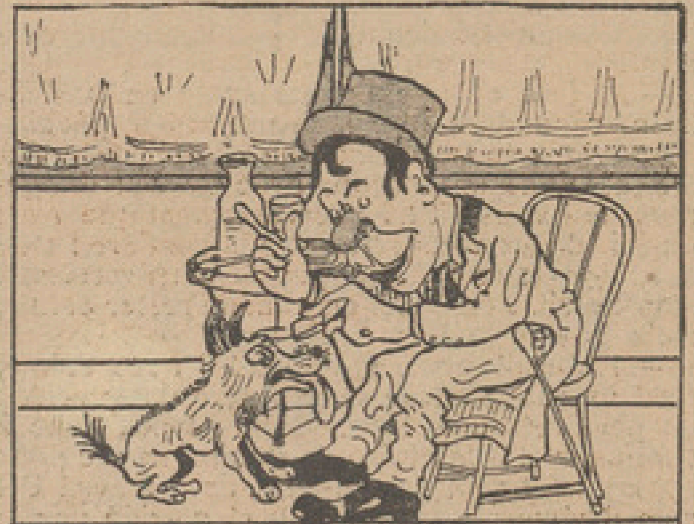
« Oui, va, je te connais, bidon à absinthe, tu sauras bien les aider, les circonstances, espèce d'éponge à liqueurs. — Tu as tort de douter de moi, tiens, je fais le serment sur la tête de Sac-à-Puces que j'emmène avec moi, ça sera ma conscience vivante et à quatre pattes ! »



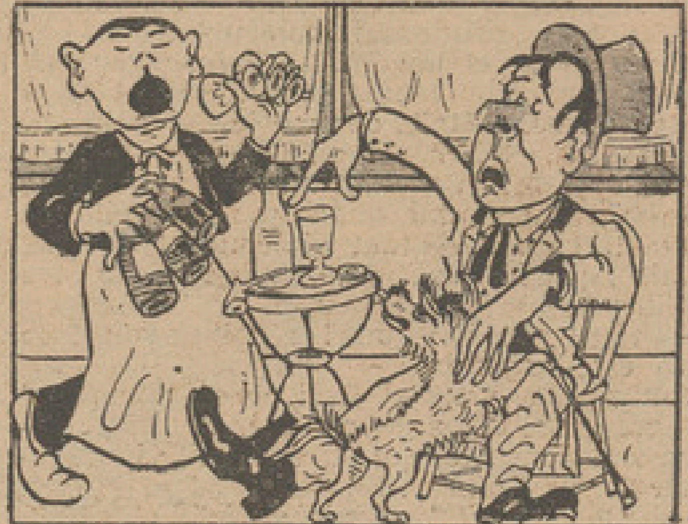
« S'pas, mon brave cabot, que toi, tu as confiance en ton bon maimaitre. Ouf ! tout de même, voilà un brave bistro dont les chaises nous tendent les bras, profitons de l'occasion. Garçon ! un pernod sucré et bien tassé, je vous dirai pourquoi après... »



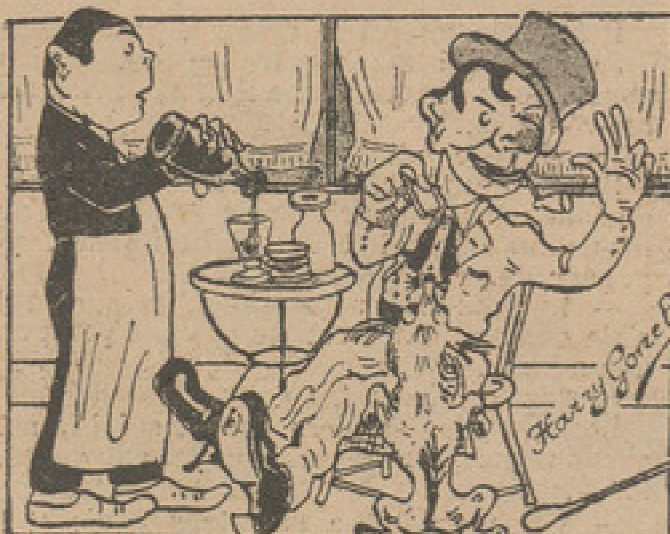
« ... Là, c'est bien. Ah ! je vous disais bien tassé, c'est parce que je l'aime beaucoup, et j'ai juré à ma femme de n'en boire qu'un seul. C'est que, voyez-vous, moi, j'ai des principes, ah ! mais ! je ne transige pas avec ma conscience, et la parole donnée, c'est sacré. »



« Qu'est-ce que tu veux, toi, Sac-à-Puces ? Ah ! c'est vrai, ton sucre, tiens, mon vieux, voilà le premier morceau ; moi, je commande toujours un pernod sucré, et avec deux morceaux encore, et je m'enfile l'absinthe avec volupté, et mon chien, qui a boulotté le premier morceau de sucre avec empressement, va s'envoyer le second avec désinvolture ! »



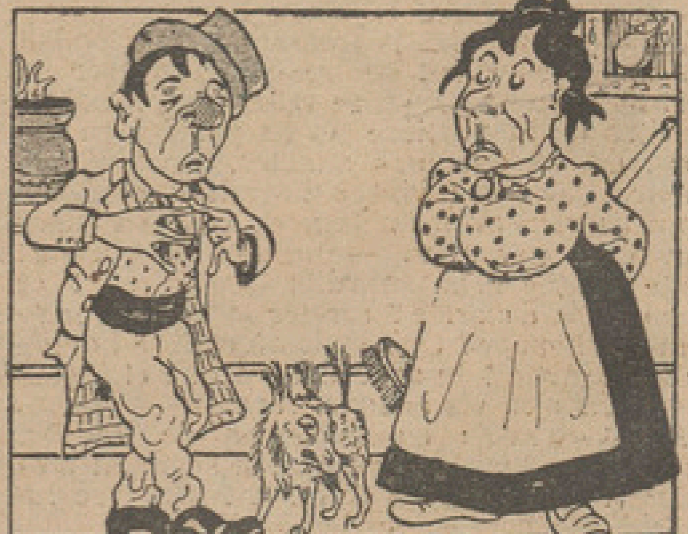
« De quoi, mossieu ? Des familiarités avec votre patron ! Qu'est-ce qu'y te prend à me donner comme ça des coups de patte ? Ah ! tu veux du sucre ? Je peux cependant pas te contrarier... Garçon, un autre pernod, et bien tassé ; Sac-à-Puces veut encore du sucre, pauvre bête, faut bien faire ses petits caprices, tiens, bouffe, vieux bandit ! »



« Ah ! ben non, là, tu es insatiable, t'en faut encore du susucre ? Veinard que t'es ! Ta maîtresse te gâte, faut bien que je fasse comme elle... Allons, garçon, encore un pernod ! Ce sacré cabot est insatiable, il est vraiment carnassier de sucre ! .. Tiens, gouffre, si jamais t'attrape le diabète, ça sera bien fait, goinfre ! »



« Voyons, dis-moi franchement, Sac-à-Puces, t'en veux-t-y encore... du sucre ? Oui ! Garçon .. un pernod, carabiné.. C'est pas que j'en ai envie.. non... je suis sobre de mon naturel... et puis... j'ai juré à ma femme... mais c'est pour pas contrarier mon klebs, un si brave homme de chien. »



« Qu'tu dis, Poupoule ? Suis saoul ? Indubitablement non .. et la preuve... que j'suis pas saoul, c'est qu'si... j'étais saoul, j'pourrais pas dire des mots difficiles .. c'est Sac-à-Puces qu'est saoul, pasqu'il aime trop l'sucre, et qu'il en est malade... c'est bien fait... c'est l'puni qui l'a bon Dieu... C'tu dis, qu'j'avais qu'une parole ? Ben, justement, comme j'en ai qu'une, il a bien fallu que je la r'prenne pour qu'elle me serve une aut'fois ! »



GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

II

(Suite.)

C'était une toute petite chambre au comptoir d'étain encombré de bouteilles multicolores et de verres reluisants.

Les bancs, les escabeaux autour des tables étaient tous occupés par des jeunes gens passablement débraillés, qui jouaient aux cartes, riaient, s'interpellaient, et fumaient en buvant de la limonade et du café.

Dans un coin, un gamin jouait bruyamment de l'accordéon.

Harley jeta d'une voix élevée qui domina le tapage :

— Pascal est-il ici, ce soir ?

Toutes les têtes se tournèrent, les yeux s'attachèrent sur l'étranger.

Et, brusquement, cinq ou six habitués le reconnurent.

— Té ! c'est l'Anglais !

— L'aminche de Pascal !...

— Le marquis !

— Il y a longtemps qu'on ne vous avait vu !... C'est gentil de ne pas oublier les camarades !...

Et, tumultueusement, on entourait Vallençais ; des mains brunes, d'une propreté douteuse, se tendaient, qu'il serrait en souriant ; des yeux noirs brillaient sous les chevelures sombres, prétentieusement cosmétiquées et luisant au-dessus des cravates rouges et vertes.

L'accent vibrant de Marseille retentissait.

— Savez-vous où est Pascal ? redemandait Harley.

— Oui, monsieur, il n'est pas loin, on va aller le chercher.

— Il donne à présent des contremarques à l'Opéra.

— Tiens, Ludovic, cours vite le prévenir que l'Anglais est ici et le demande...

Le gamin à l'accordéon se leva, tout joyeux de la commission.

— Oui, j'y vas... Ah ! qu'il sera content ! Il parlait de vous encore hier !...

Très à son aise, Harley s'assit, commandant d'un geste une « tournée » de consommations, et il répondit en souriant à la grêle de questions enfantines qui lui étaient posées par cette mauvaise graine qui, parfois, n'a rien de l'apparence sinistre que l'on imagine volontiers.

Enfin, le battant de la porte fut poussé précipitamment, et un jeune homme svelte et brun, de figure assez agréable, s'élança vers Vallençais.

— Vous, enfin !... J'ai cru que je ne vous reverrais jamais !

L'histoire de l'amitié de ces deux hommes de condition si différente était bien simple.

Par suite de sa curiosité des milieux les plus bizarres, Vallençais se trouvait dans ce même bar, quatre ans auparavant, un soir où un assassinat venait d'être commis.

Il en avait suivi les péripéties et il avait pris énergiquement la défense de Pascal que des agents de la sûreté venaient d'arrêter injustement. Car ce pauvre garçon, qui n'avait peut-être pas la conscience très pure à tous égards, n'avait cependant été mêlé en rien au drame de la nuit.

Et, cette bagarre ayant fini par le violon pour Pascal et une multitude d'autres comparses, le lendemain, Vallençais s'était employé avec persistance et efficacité pour faire relâcher tout ce troupeau.

Depuis lors, Pascal lui avait voué une reconnaissance sans bornes, et Harley était assuré de la bienveillance de tous les habitués du bar.

A voix basse, Vallençais adressait à Pascal la proposition qui, tout à l'heure, lui était venue à la pensée, en songeant à ce garçon qui, certainement, était d'un niveau supérieur à son milieu et qui, y étant arraché, échapperait peut-être à l'avenir misérable qui l'attendait.

Le jeune homme le regarda avec surprise.

— M'emmener en Afrique... moi, avec vous ?

— Cela te ferait peur ?

— Non... mais...

— Tu aurais du chagrin de quitter Marseille ?

— Avec vous, non... Mais, voyez-vous, je craindrais...

— Quoi donc ?

— Eh bien... de vous faire du tort... Nous ne sommes pas du même monde, vous savez bien...

Vallençais sourit.

— Mais, mon brave Pascal, si je te propose cela, c'est que j'ai réfléchi aux conséquences... Du reste, je ne veux pas t'arracher ton consentement... Tu vas penser à ce que je t'ai dit, et tu me rendras réponse demain ou après-demain.

Il se levait pour partir.

— Vous vous en allez déjà ? s'écria le jeune homme avec désappointement. Je vous ai à peine vu !...

Et, près de la porte, il retint encore Vallençais.

— Restez donc, voilà ces maudits Napolitains !... Il ne fait pas bon les rencontrer dans la ruelle !...

Dehors, c'était toute une rumeur de voix piaillant des chansons italiennes, avec grattements de guitares et de mandolines, accompagnées du claquement rythmé des talons sur le pavé de la rue. Un grouillement indistinct de multitude passait sur la place obscure, en même temps que courait dans l'air une chaude odeur musquée et puante.

La nutto bello
L'astro d'argento !

lançait une voix de ténor, jolie quoique un peu nasillarde.

La bande s'éloignait, remontant vers les bars de la grande rue.

Vallençais sortit.

— A demain, dit-il en serrant la main de Pascal. Je reviendrai vers cinq heures, tu me diras si tu es décidé.

Et il s'enfonça d'un pas rapide dans la nuit de la rue de la Guirlande.

Au même instant, Pascal vit une ombre se détacher du mur d'en face et suivre précipitamment le même chemin.

Il bondit, plein d'appréhension.

— On dirait qu'on le file ! murmura le Marseillais.

Ses yeux, habitués à l'ombre des vieux quartiers, distinguaient la silhouette de Vallençais descendant la rue, et celle de l'individu qui se hâtait de le rejoindre, tout en essayant de se dissimuler le plus possible.

— Oh ! la carne ! s'écria Pascal en s'élançant comme une flèche, car il avait vu l'homme courir sur Vallençais, le couteau levé.

Harley, ayant deviné plutôt qu'aperçu le danger, s'était vivement jeté de côté ; l'homme, surpris, s'arrêta une seconde dans son élan : cela permit à Pascal de le rejoindre.

— Tiens, canaille ! cria le jeune homme, en enfonçant son couteau entre les deux épaules du Napolitain.

Celui-ci tomba avec un gémissement.

— Il est butté ! s'écria Pascal avec triomphe.

Mais, dans un suprême effort, le mourant s'était redressé, frappant de sa lame le ventre du Marseillais penché sur lui.

— *Vero la morte !* (Tu verras la mort !) balbutia-t-il distinctement, d'un accent de rage indicible, avant de retomber en arrière, décidément privé de sentiment.

Vallençais avait couru à Pascal.

— Tu es touché ?

Le nervi chancelait.

— Oui, bien, murmura-t-il d'une voix qui n'avait déjà plus rien de vivant.

Et, sur son corps, passa une convulsion ; il se raidit dans un spasme de douleur ; puis, tous ses muscles se détendirent subitement ; il demeura aux bras d'Harley tel qu'un pantin disloqué.

Vallençais le déposa doucement à terre et, enflammant une allumette-bougie, il examina le corps.

Les entrailles s'échappaient par une horrible blessure. Aucun souffle ne sortait de la bouche entr'ouverte du jeune homme ; ses yeux n'avaient plus de regard.

— Mort ! prononça Vallençais avec un regret attristé.

Et, affectueusement, durant quelques instants, sa main caressa le visage inerte de ce misérable enfant qui avait payé son dévouement de sa vie.

Puis, il revint au Napolitain qu'il retourna du pied.

C'était un homme d'une trentaine d'années, à la figure bestiale et farouche, que les affres de la mort avaient rendu hideuse.

Lui aussi était bien sans vie.

Vallençais fouilla dans la poche de sa veste et y trouva, tortillées dans du papier, trois pièces de vingt francs.

Il hocha la tête.

Sans doute, le prix donné pour l'assassiner !...

Mais, des pas résonnaient dans les ténèbres de la rue. Vallençais se redressa et s'éloigna en toute hâte.

Il ne pouvait plus rien pour Pascal, et il importait qu'il ne fût pas compromis dans cette scène tragique qui, lui disparu, n'aurait aucun retentissement. Les disputes suivies de mort étaient fréquentes entre Italiens et Marseillais ; et, peu de nuits se passant indemnes de sang répandu, la police ne s'inquiétait guère des cadavres qu'elle relevait au matin.

III

LES LIGNES DE LA MAIN DU BELGE. — UNE ANCIENNE CONNAISSANCE. — UNE NUIT ACCIDENTÉE.

A bord de l'*Egypte*, le puissant bateau à vapeur sur lequel Harley et ses compagnons étaient embarqués déjà depuis vingt-quatre heures, les passagers de première classe, rendus confiants par l'excep-

tionnel beau temps dont on jouissait, se promenaient sur le pont, causaient et s'examinaient mutuellement avec une discrète curiosité.

Au dîner de la veille, le capitaine avait fait les présentations, et l'usage permettait qu'une sorte de camaraderie régnât momentanément entre ces personnes destinées vraisemblablement par la suite à ne jamais se revoir.

Il y avait quatre groupes de touristes anglais, un ménage français en voyage de noces, un haut fonctionnaire regagnant son poste à Madagascar, une dame russe accompagnée de trois ou quatre parentes pauvres ou demoiselles de compagnie, un officier italien et tout un groupe de négociants hollandais se rendant aux colonies néerlandaises de l'Afrique du Sud.

Mais, le voyageur le plus distingué — tout du moins les égards du capitaine le faisaient préjuger — était un grand homme flegmatique, aux yeux bleus, au teint rose, pourvu d'une épaisse barbe blonde, coupée carré, à la mode de Sa Majesté Léopold II, le roi des Belges, à la chevelure drue, blonde, semée de fils gris, lissée en bandeaux. La correction de ses costumes, la richesse de ses bagages à main, ses manières aisées, dénotaient l'homme de bonne compagnie, fortuné et habitué aux voyages.

Il était inscrit sous le nom d'André Van Leneuven, conseiller privé, de Bruxelles.

Il laissa entendre, dans la conversation, qu'il se rendait au Caire, pour le mariage de son fils qui occupait une belle situation dans l'industrie.

Calme et lent, parlant avec un fort accent flamand, il avait l'aplomb tranquille de ceux qui, toute leur existence, ont été parmi les privilégiés du monde.

Le docteur Pitache, très liant, bavardait volontiers avec lui, secrètement flatté de la condescendance polie avec laquelle ce haut personnage lui répondait.

Harley se tenait à l'écart, indifférent ; et Camille Sol, qui avait repris momentanément ses habits de femme, écoutait, observait et souriait.

Au soir tombant, comme l'on s'extasiait sur la beauté du temps, l'une des dames interpella le capitaine qui passait :

— Capitaine ! serons-nous ainsi favorisés jusqu'en Egypte ?

Le marin sourit et s'esquiva avec un geste dubitatif.

— Je l'espère, madame, mais, en mer, nul ne peut prédire le lendemain !

— C'est désolant ! s'écria la jeune femme.

Le haut fonctionnaire observa :

— Que voulez-vous, madame, il en est ainsi pour tout... Pas plus que nous ne savons si le ciel sera pur demain, nous ne savons non plus ce qu'il adviendra de nos personnes, de nos projets, de notre avenir...

A ces mots, le Belge se tourna avec un sourire vers Camille Sol.

— Vous vous trompez, monsieur, remarqua-t-il, car, précisément, nous avons parmi nous mademoiselle qui, en étudiant les lignes de nos mains, pourrait nous prédire exactement les événements qui se préparent autour de nous.

Tous les regards convergèrent, surpris, sur Camille.

— Quoi, mademoiselle !...

— Mademoiselle, expliqua M. Van Leneuven, est à ma connaissance la chiromancienne la plus remarquable qui existe de nos jours.

Des exclamations enthousiastes accueillirent cette déclaration.

— Quoi, c'est vrai ?

— Oh ! mademoiselle, vous allez lire dans nos mains !

— Comme c'est curieux !

Camille Sol considérait attentivement le visage du Belge qui lui était totalement étranger.

— Vous me connaissez donc, monsieur ?

M. Van Leneuven s'inclina.

— J'ai eu l'honneur de vous voir dans le salon de la comtesse N..., il y a environ trois ans, lorsque vous fîtes un séjour en Belgique.

Camille acquiesça. En effet, elle avait été reçue chez cette dame d'honneur, mais, dans la foule qui l'entourait, elle n'avait point remarqué celui qui lui rappelait maintenant certains détails prouvant avec certitude qu'il assistait bien à cette soirée.

Elle repoussa en souriant toutes les mains féminines qui se tendaient avec empressement vers elle.

— Non, mesdames... Dispensez-moi, je vous prie, de cet examen... ce serait si banal !... Je déteste interroger les mains de femmes... au lieu que celles de certains hommes sont éminemment curieuses... Mains d'artistes, d'hommes d'Etat, de militaires...

Van Leneuven acheva :

— Voire même celles des grands criminels !...

— Mais, certainement ! riposta Camille avec franchise.

Une des dames, un peu dépitée, s'écria :

— C'est que, mademoiselle, nous n'avons peut-être pas de personnage assez éminent pour vous intéresser !...

— Ma foi, répondit Camille tranquillement, il n'y a guère ici que la main du vieux loup de mer, notre pilote, qui, je crois, me révélerait de passionnantes luttes, des scènes tragiques...

Van Leneuven tendit sa paume ouverte à la jeune fille.

— A défaut du pilote, mademoiselle, voulez-vous examiner ma main ?... Elle ne sera peut-être pas aussi banale que vous le supposez.

Camille jeta un coup d'œil indifférent sur la main offerte ; puis, subitement, son regard s'éclaira d'un vif étonnement.

— En effet ! s'écria-t-elle, voici une paume fort curieuse !...

Tous les assistants se rapprochèrent, enchantés.

— Que voyez-vous, mademoiselle ? Oh ! dites, ce sera si amusant !...

De ses doigts effilés et souples, Camille Sol palpait la forte main, la retournait, la pétrissait.

— Etes-vous vraiment de nationalité belge, monsieur ? s'écria-t-elle brusquement.

Une imperceptible nuance d'embarras passa sur la physionomie de son interlocuteur, qui fit instinctivement le geste de retirer sa main, puis, la laissa, redevenu maître de lui.

— Par mon père, oui, déclara-t-il. Mais ma mère était Ecossaise.

Camille hocha la tête.

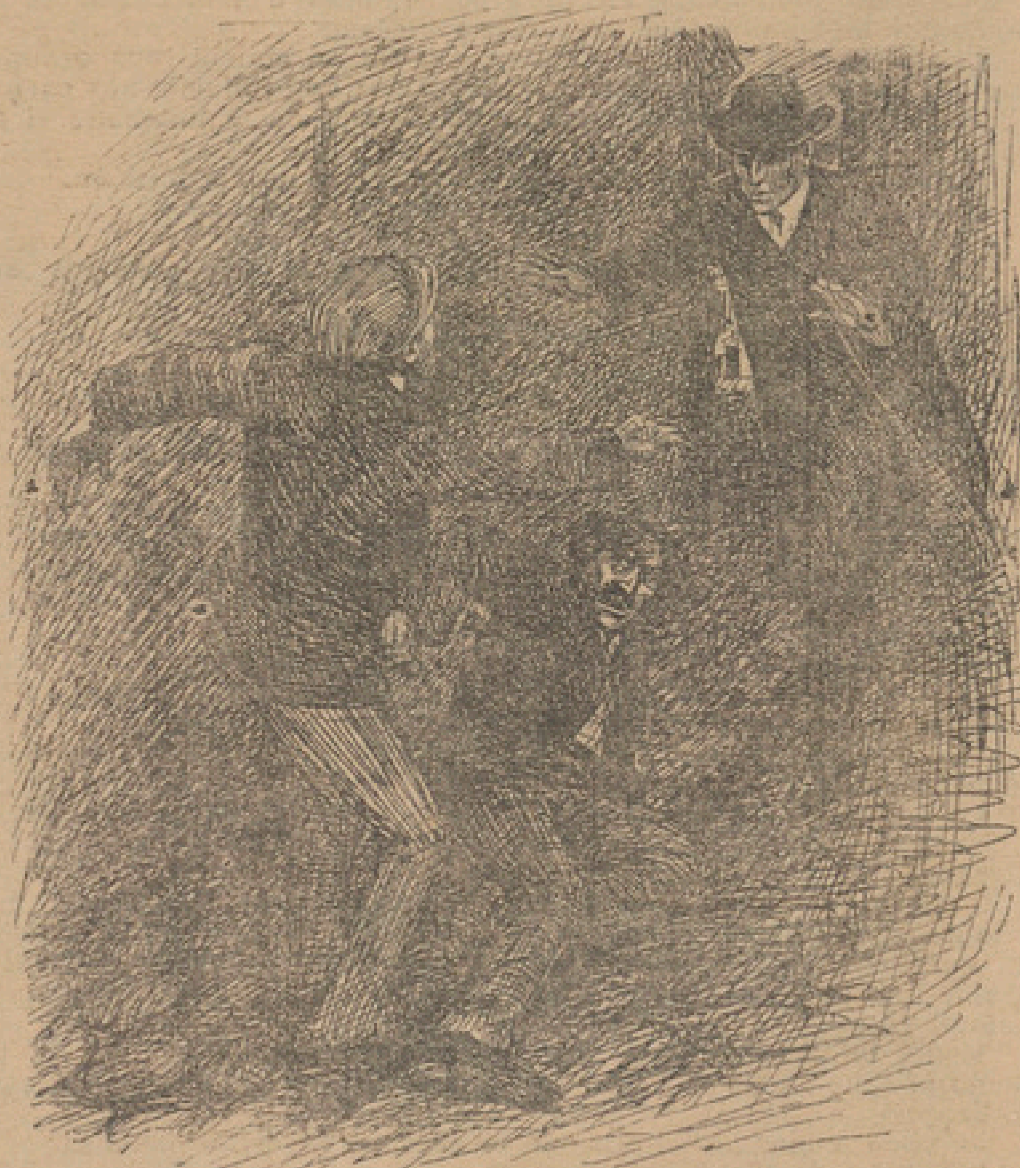
— C'est bien cela !

M. Van Leneuven l'interrogea avec un sourire un rien moqueur.

— Eh bien, mademoiselle, que me direz-vous ?... Suis-je un mari fortuné, un père heureux ? Mon voyage sera-t-il couronné de succès ?... Les lettres qui m'arriveront m'annonceront-elles beaucoup d'argent ?

Une légère rougeur de dépit couvrit les joues de la chiromancienne.

— Si vous me connaissez, monsieur, vous devez savoir que je ne suis pas une diseuse de bonne aventure !... Rien, dans l'étude sérieuse et scientifique des lignes de la main, ne peut renseigner sur ces choses que vous me demandez !



Frappant de sa lame le ventre du Marseillais..

— Mais alors, qu'y voyez-vous donc ? demanda une dame désappointée.

Camille était de nouveau penchée sur la paume du Belge.

— Des faits on ne peut plus étonnants ! murmura-t-elle, absorbée. Mais, pour les expliquer, il me faudrait mieux connaître votre personnalité, monsieur, et vos occupations habituelles.

Van Leneuven éclata d'un gros rire.

— Oh ! ce ne serait donc plus de la divination, mademoiselle, savez-vous ?

Elle s'impatienta :

— Je ne suis pas une sorcière !...

— Enfin, que démêlez-vous ?

Elle hésita, puis, les yeux attachés sur lui, prononça nettement :

— Des particularités que je ne puis expliquer chez vous, monsieur, étant données vos apparences.

— Ah ! ah ! vraiment ? fit le Belge, devenant sérieux.

Elle poursuivit :

— Oui... Si votre main appartenait à un malfaiteur dangereux ou à un général fameux, j'y verrais tout de suite clair.

Des protestations s'élevèrent.

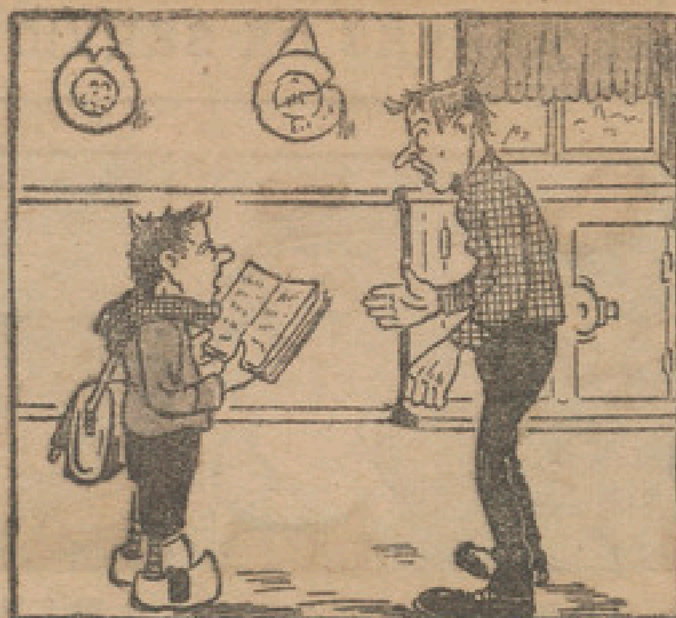
— Un malfaiteur !

— Un général !... Quel rapport ?

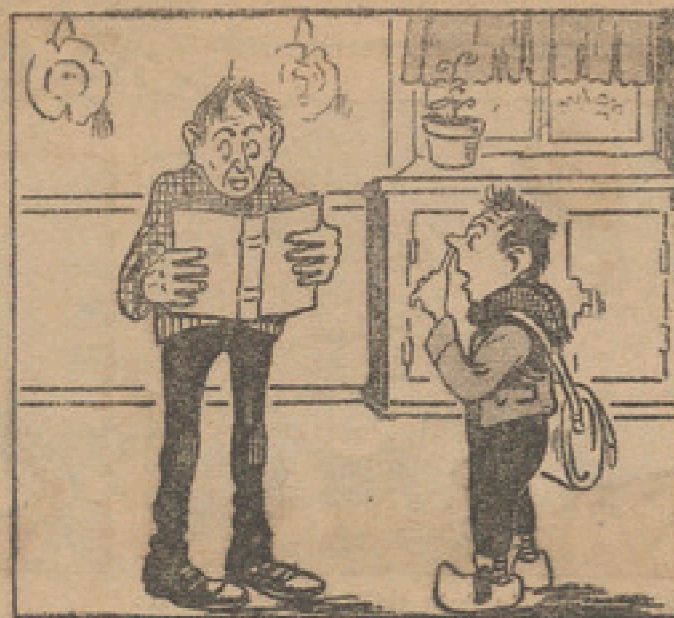
Camille s'expliqua avec une vivacité croissante, désignant du doigt certains plis de la main du Belge.

(A suivre.) DANIEL HERVEY.

LE PÈRE TROU VEUT FAIRE UNE BALEINE



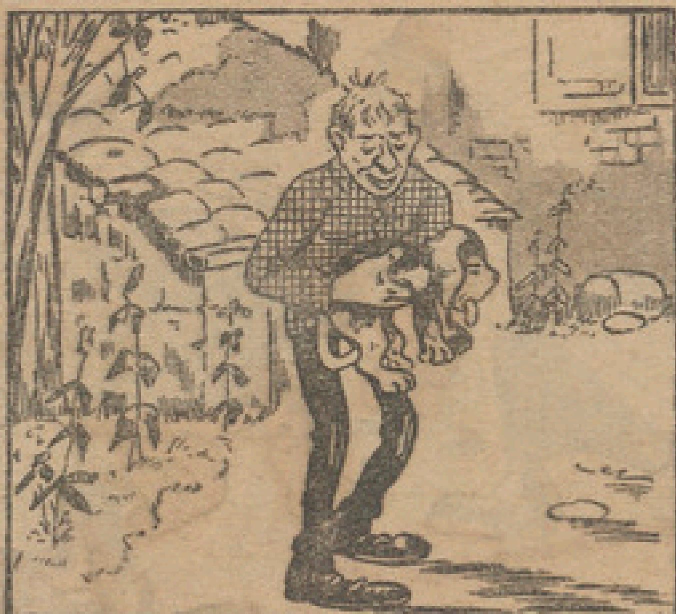
L'instituteur du village avait donné comme devoir à ses élèves le développement de ce thème: « C'est la fonction qui crée l'organe » et le jeune Trou ne savait comment s'y prendre.



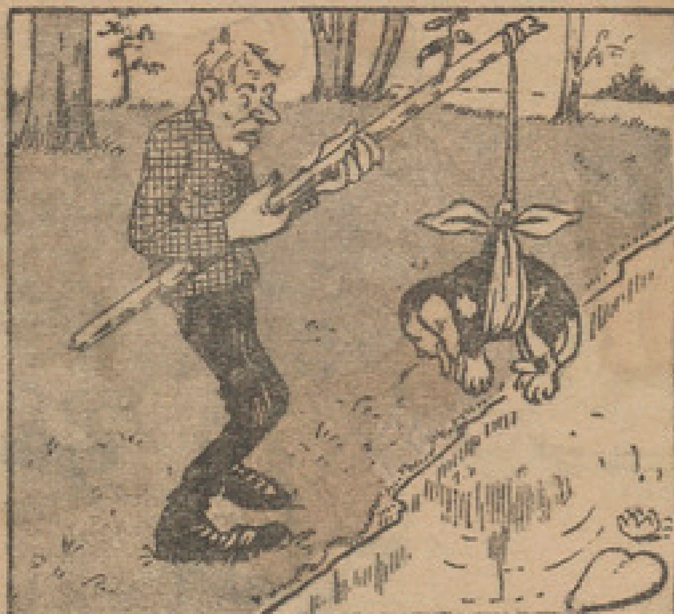
Il consulta son père, le brave fermier Sosthène Trou : il prit le livre de son fils, essaya d'y comprendre quelque chose et dut avouer à son héritier que tout cela c'était de l'hébreu pour lui.



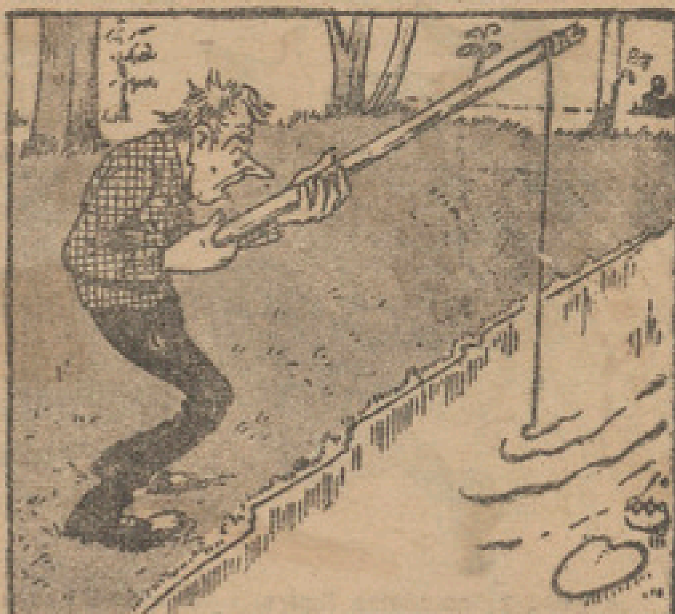
Rencontrant le maître d'école, Trou lui fit des reproches sur la difficulté de ses devoirs. « Mais c'est simple, répliqua-t-il, les organes s'adaptent selon les besoins, mettez un animal dans l'eau, au bout d'un temps il deviendra poisson...



Notre fermier n'en revenait pas! « Il est maboul l'instituteur » conclut-il. Pourtant il voulait en avoir le cœur net : il prit un chien et tenta l'expérience.



Après avoir adapté l'animal à une sorte de ligne, il trotta vers la rivière et précipita dans l'onde pure le sujet de son expérience.



Deux minutes après, un remous se produisit dans l'eau et Sosthène sentit son fil se tendre. Et d'un coup sec...



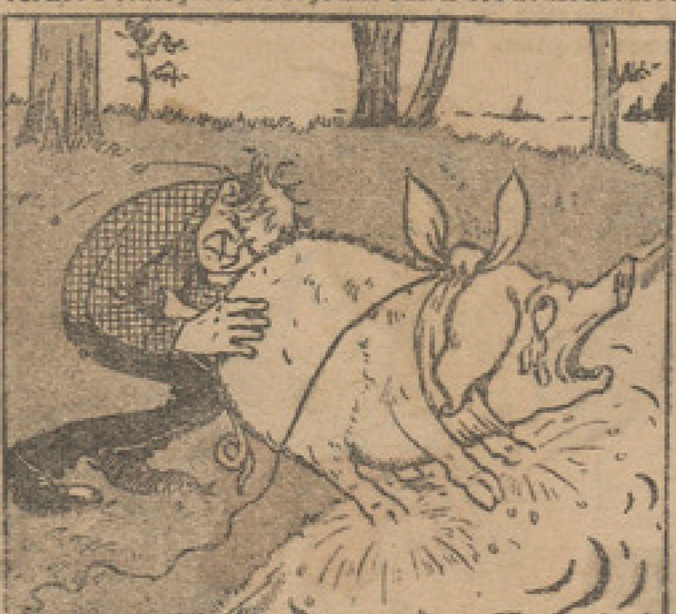
...il sortit un superbe brochet. Ça y était, l'instituteur avait raison. Il ne se doutait pas que le brochet vorace s'était jeté sur le jeune chien et l'avait dévoré.



Et notre homme, ayant fait admirer le superbe morceau à sa ménagère, lui annonça que maintenant il allait faire une baleine.

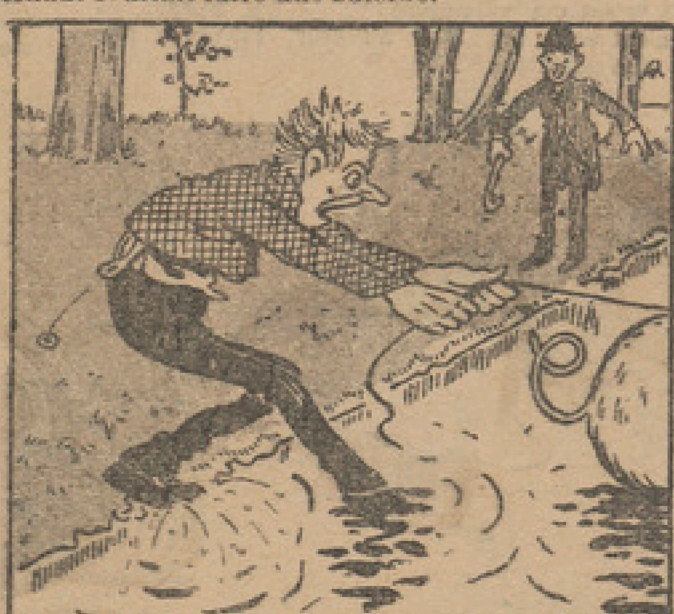


Une baleine, c'était d'un autre rapport qu'un cochon, et le brave homme sans hésiter tira son goret de l'étable...



...et, sans souci de ses cris, le poussa à son tour dans la rivière.

Hélas ! Le goret nageait comme une vraie baleine...



...mais malheureusement pour l'expérience du père Trou, restait cochon comme devant. Le fermier, ne voulant pas le lâcher, fut entraîné dans l'eau et prit un bain forcé.

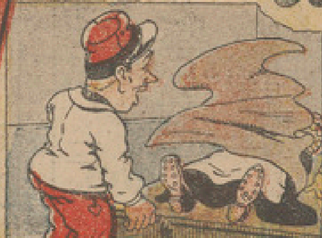


Sorti de là, il se trouva juste devant l'instituteur qui lui expliqua que les transformations ne se faisaient que très lentement. Et le père Trou courut après son cochon.

LES ANNÉES DE SERVICE DE THÉODORE TIROFLANT (Suite.)

EXPIATION

Résumé du chapitre précédent. Tiroflant, pour sortir du quartier afin de rejoindre Ursule, sa fiancée, s'est habillé en femme. Mais, de retour à la caserne, Tiroflant ivre-mort a été reconnu et on l'a mis à la salle de police. Là, il est tombé dans « Jules » et il s'est pesamment endormi.



(6 heures du matin à la salle de police.) « Il ronfle toujours, ce sacré Tiroflant... et c'qu'il empoisonne !... c'est une infection ! Eh là ! les anciens, envoyez les couvertures, on va le couvrir d'façon qu'sa bonne odeur ne s'perde pas. »



Le réveil sonne, l'adjudant de semaine arrive à la salle de police.) « Tiroflant !... Tiroflant !... — Il dort toujours, mon adjudant. — Où est-il donc ? — Là d'sous, mon adjudant. — Tirez-le-moi d'là... »



« Hé ! Tiroflant, debout... voulez-vous vous lever... vous savez j'ai toujours 4 crans à votre disposition... il ne bouge pas... il ne répond pas... serait-il mort... décédé... occis ?... Lebarbe, courez vite chercher le major. »



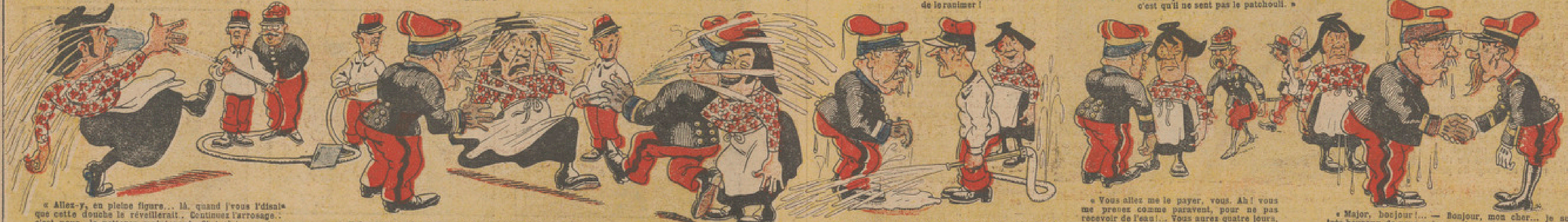
« Major, v'là un homme qu'est habillé en femme et qu'on n'peut pas réveiller. Peut-être bien qu'il est mort ?... — Voyons voir ça... oh là ! là ! quelle odeur !... mais il est déjà en putréfaction, c't'animal ! on va tout d'même essayer de le ranimer ! »



« Deux hommes là, transportez-le dans la cour et allez chercher la lance d'arrosage... ça va le nettoyer en même temps... il en a besoin, l'gaillard ! je ne sais fichtre pas quel genre de cosmétique il s'est mis, mais c'qu'il y a de sûr c'est qu'il ne sent pas le patchouli. »



« Fais vite, mon vieux Lebarde, ou sans ça il va nous asphyxier... — Te parles ! »



« Allez-y, en pleine figure... là, quand j'vous l'disais que cette douche le réveillerait... Continuez l'arrosage... c'est pour le nettoyer maintenant. Oh ! oh ! monsieur n'aime pas l'eau, monsieur se sauve... poursuivez-le !... »

« Très bien, très bien... ça va le décrasser... très bien, parfait, continuez !... »

« Bougre de brute !... animal !... gredin !... idiot !... »

« Ce n'est pas une raison parce que ce dégoûtant vient se mettre à l'abri derrière moi pour m'arroser !... — Mais c'est pas d'ma faute, major, j'ai pas pu arrêter le jet à temps. — En effet, vous êtes excusable... »

« Vous allez me le payer, vous. Ah ! vous me prenez comme paravent, pour ne pas recevoir de l'eau !... Vous aurez quatre jours, Tiroflant... et puis, voilà justement votre capitaine qui vient, je vais lui dire deux mots. »

« Major, bonjour !... — Bonjour, mon cher... je suis très heureux de vous voir, car je voulais justement vous parler au sujet de Tiroflant... — Mais vous êtes trempé comme une soupe, major, il faut aller vous changer, vous pourriez vous enrhumer. Quant à Tiroflant, je suis au courant, l'adjudant m'a averti... »





« Tiroflant... M'capi... taine. — Alors, allez-vous me dire ce que signifient toutes ces singeries ?... — J'vas vous dire, m'capitaine : si j'me suis mis comme ça, c'était pour sortir du quartier afin de voir Ursule, ma promise, qui m'attendait... vous comprenez ?... »

« Bien tout s'explique. Mais m'avez-vous dit, c'est Ursule que s'appelle votre fiancée ? — Oui, m'capitaine... — Ursule Patot ?. — Oui, m'capitaine... — Ah ! elle est bien bonne, celle-là, c'est ma cuisinière ! .. — Oui, m'ca... — Alors c'est vous qui, hier au soir, lui avez fait casser des assiettes ?... »

« Oui, m'capitaine. — Et vous avouez encore... ah ! vous venez casser des assiettes jusque chez moi... vous aurez 4 jours de prison. Et puis vous allez me faire l'amitié, l'honneur et le plaisir d'aller quitter immédiatement ces oripeaux. »

Tiroflant. — « Quel métier, non, mais quel métier !... »

« Y a pas à dire, hein ! j'suis moins bien comme ça... »

Le sergent de garde. — « Attendez un peu, j'vais vous les faire regretter, moi, vos oripeaux à femme. Vous saurez à savoir qu'vous allez suer par tous les pores de votre sale peau. Allez rejoindre les autres ; le bal va commencer. »

« Pas gymnastique... arche... Quand vous en aurez assez d'enfoncer les pavés, vous viendrez m'faire signe, nous changerons d'exercice. D'ailleurs, le temps d'fumer une petite bouffarde et je reviens. »



(Ursule, sans être vue du sergent de garde fort occupé à faire une manille dans le poste, pénètre dans la cour. Dévorée par les remords, elle vient demander pardon à son fiancé, Théodore Tiroflant, de la peine qu'elle lui a fait la veille au soir, en le mettant à la porte. Dans un coin de la cour, Tiroflant et ses deux compagnons d'infortune, essoufflés, époumonnés, se sont arrêtés un instant.)

Ursule. — « Le voilà... le pauvre Théodore, c'qu'il doit souffrir de ma dureté... j'vas le consoler. » « Théodore, Théodore... vous m'en voulez toujours ? — Ben sûr que non, mamzelle Ursule... vous voyez, j'suis puni de prison ; alors l'sergent nous fait courir tant qu'on peut... je n'en puis plus ! »

« Pauvre Théodore, c'est d'ma faute tout ça... Tenez pour vous montrer combien j'ai des regrets, vous allez me passer vot' sac, vot' chapeau et vot' fusil... j'vais courir à votre place... c'est bien juste, puisque c'est d'ma faute si vous êtes puni. »

Les deux autres punis qui se tordent. — « Ben, mon'ieux Tiroflant, t'en as de la chance, toi... tu vas pouvoir te reposer... C'est pas tout ça, l'sergent peut revenir, gare la bombe alors... il faut cavaler... »

Ursule. — Allons-y, j'suis prête... une... deux... une... deux... ».

(A suivre.)



Désiré Croquignol roulait dans sa tête de terribles projets de vengeance contre l'infirmier Belandouille ; car, à cause de ce dernier, le major lui avait dit en passant la visite :

— Il paraît que votre jambe ne vous fait plus beaucoup de mal, Croquignol, puisque vous courez comme un lapin dans la cour de l'hôpital... Vous sortirez demain, mon garçon, exempt de service deux jours !...

Voilà, on le fichait à la porte de l'hôpital comme un paquet de linge sale, lui qui venait de tirer deux mois pour un coup de pied de cheval !

Et exempt de service deux jours, alors qu'il comptait sur un congé de convalescence d'un mois !

Tout ça, à cause de cet animal de Belandouille qui avait été raconter au major qu'il se baladait dans la cour ! Ah ! le mouchard ! il la lui paierait cher !

Il se trouvait si bien, il était si heureux, lui, l'enfant gâté de sœur Amélie !... La brave femme l'avait pris en affection et, à la fin des repas, elle avait toujours une gourmandise pour son brave Croquignol : soit un biscuit, soit un verre de vin, soit encore un petit café avec une goutte de rhum.

Coquin de sort ! il avait une larme à l'œil en pensant qu'il allait être obligé de quitter cet endroit délicieux, ce paradis terrestre !

— Ah ! Belandouille, — murmura-t-il entre ses dents, — tu t'en repentiras !

Et il cherchait quel vilain tour il pourrait bien lui jouer avant de partir ; c'est qu'il n'avait plus que vingt-quatre heures devant lui !

Lorsqu'il entendit sœur Amélie dire à Belandouille :

— N'oubliez pas que M. le major a recommandé que vous lui prépariez tous les instruments pour l'autopsie du « numéro 4 », que l'on a transporté dans l'amphithéâtre, il doit venir demain à la première heure pour la faire.

— Oui, ma sœur, — répondit Belandouille, — je les sortirai ce soir après la soupe.

Le « numéro 4 » était un jeune fantassin qui était mort dans la matinée des suites de l'opération de l'appendicite.

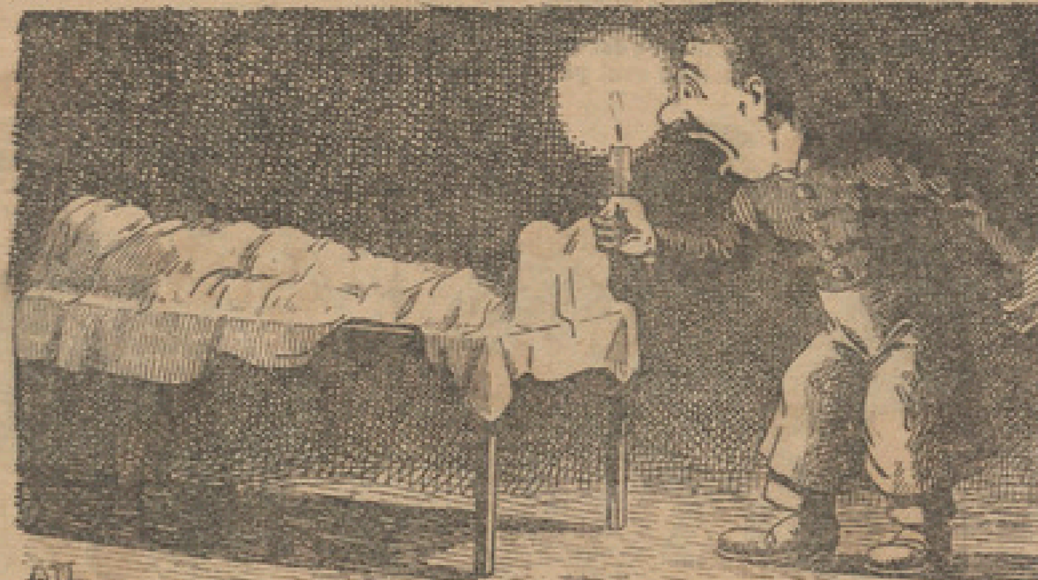
Aussitôt, une idée, aussi folle que macabre, traversa la cervelle de Croquignol, — il faut dire qu'elle était un peu malade depuis qu'il se savait forcé de partir, — et le hanta jusqu'à ce qu'il l'ait mise à exécution.

Lorsque la soupe du soir sonna, aux camarades qui s'étonnèrent de ne pas le voir aller au réfectoire, lui qui était toujours le premier arrivé, il déclara :

— Je n'ai pas faim, je vous donne ma portion.

Puis, lorsqu'il fut bien certain que tout le monde était en train de manger, à pas de loup, il descendit jusqu'à l'amphithéâtre anatomique, entra et ferma la porte.

Durant quelques secondes, il examina le cadavre du fantassin qui reposait sur la table de marbre, recouvert d'un linceul. Son parti fut vite pris. Avec sang-froid, dans ses bras robustes, il saisit le corps, s'en fut le placer

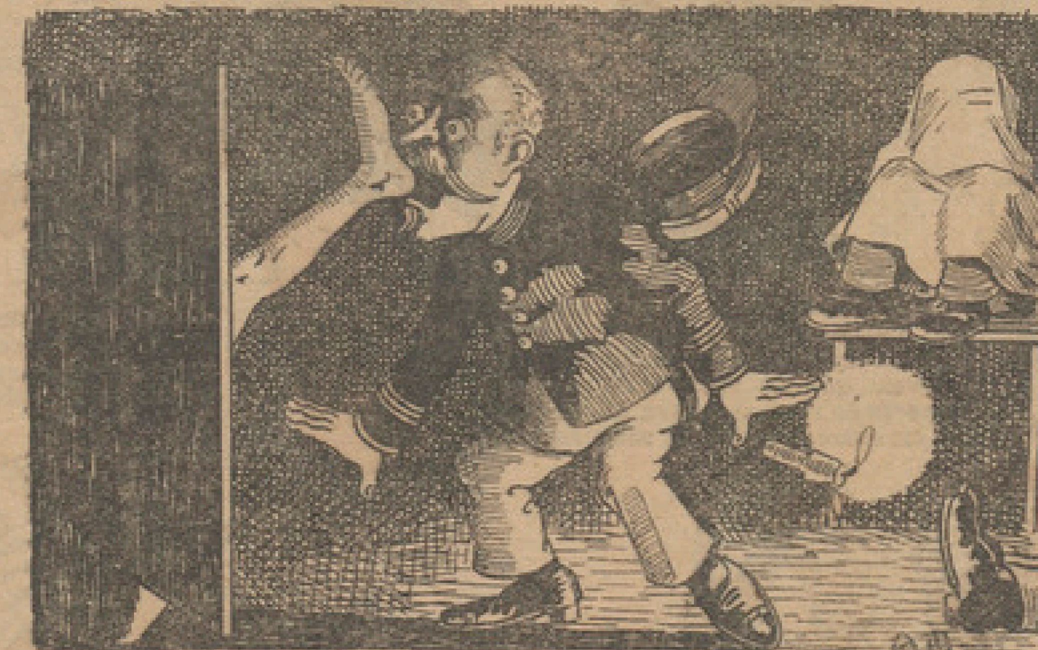


dans une armoire où l'on serrait les médicaments et divers appareils, et en ferma la porte.

Revenu au milieu de la pièce, Croquignol s'enveloppa dans le linceul et prit la place du mort.

Une demi-heure après, arriva Belandouille pour exécuter l'ordre du médecin-major que sœur Amélie lui avait rapporté.

Une bougie à la main, car la pièce était sombre, l'infirmier s'avança d'un pas mal assuré, la figure un peu pâle. Comme l'on



dit, il avait le trac, seul en présence de ce cadavre ; c'est à peine s'il osa jeter dessus, en passant, un regard furtif. Il allait atteindre l'armoire où étaient renfermés les instruments de chirurgie, lorsqu'il s'arrêta, figé sur place ; il venait d'entendre un sifflement rapide venant de la direction du corps, comme si ce dernier avait voulu l'appeler. Le malheureux devint vert de terreur, la bougie qu'il tenait dans sa main gauche trembla comme une feuille.

Il hésita pourtant à rebrousser chemin, il avait trop peur qu'on se moquât de lui ; et, comme rien ne bougeait, il pensa qu'il avait été le jouet d'une hallucination.

Une seconde fois, il mit la main sur la clef de l'armoire pour l'ouvrir, une seconde fois un sifflement identique raisonna, rapide, dans la solitude.

L'infirmier n'eut plus de doute, c'était bien le mort qui avait sifflé.

Leste comme un cerf, le malheureux Belandouille fit un bond vers la porte, mais ce fut en vain qu'il essaya de faire un pas de plus, ses forces le trahirent, car à ses oreilles retentissaient ces terribles paroles :

— Tu vas mourir, Belandouille, tu vas mourir !...

Et, par le fait, l'infirmier s'affaissa sur le sol, évanoui.

Croquignol était content de lui.

Déjà, il s'apprêtait à sortir de son linceul lorsqu'il poussa un juron. Dans le corridor, des pas venaient de se faire entendre, il eut juste le temps de se recoucher et... de faire le mort.

La porte s'ouvrit.

Alors, ce fut au tour du terrible farceur de trembler d'effroi.

Dans le nouveau venu il venait d'apercevoir, à travers son drap, le médecin-major, le major Duclyso, médecin-chef de l'hôpital.

A côté de la bougie qui ne s'était pas éteinte, ce dernier aperçut le corps de l'infirmier étendu à terre.

— Allons bon ! — marmotta le médecin-chef, — on parle de mener ça à la guerre, et ça ne peut pas voir un cadavre en face sans s'évanouir ! Sacrée poule mouillée !...

Et il se dirigea vers l'armoire



aux médicaments pour y prendre un cordial.

Mais en ouvrant la porte il reçut en pleine figure le cadavre du fantassin qu'y avait enfermé Croquignol.

Abruti par cette chute et très peu rassuré, le major Duclyso se recula de quelques pas, juste assez pour apercevoir l'autre corps, qui se trouvait sur la table de marbre, se dresser sur son séant, enveloppé dans son linceul.

Du coup, le major fut saisi d'une véritable panique et s'enfuit à toutes jambes comme s'il avait eu le feu quelque part.

Croquignol, qui s'était cru un moment fichu, ne s'attendait pas à ce dénouement.

— Il traite les autres de poule mouillée, — se dit-il, — et il se sauve comme un fifi !... C'est égal, je n'aurais pas cru faire coup double !...

Alors, rapidement, il replaça le corps du fantassin à sa place, et avec précaution sortit de la salle sans être vu.

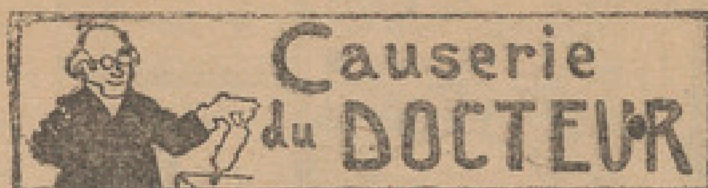
Lorsque, cinq minutes après, le major Duclyso revint, suivi de la sœur Amélie et d'une dizaine de malades... en cas d'alerte, le cadavre qui avait manqué d'assommer le médecin-chef avait disparu et tout était en place.

On fit revenir à lui Belandouille dont le récit vint confirmer l'histoire du major Duclyso que l'on avait cru un moment frappé de folie ; et, comme Croquignol n'éprouva pas le besoin de donner la clef de l'histoire, jamais on ne put éclaircir ce mystère.

Dès lors, la salle de l'amphithéâtre passa pour être hantée.

SABROCLAIR.





Tempérance et intempérance.

Un tel sujet peut paraître, au premier abord, dérobé à quelque sermon d'un prédicateur et, d'ailleurs, ne promettant que d'austères leçons, il risque de faire détourner les yeux de cet ar.icle a quiconque rend l'hommage à la gastronomie. Cependant, si l'on se rappelle l'étroite liaison qui s'établit entre la diététique et la santé, et si l'on considère combien de maladies dérivent de l'intempérance et des excès de table, on s'apercevra que la vraie morale n'est ici que la plus saine médecine.

L'habitude de l'intempérance, quand elle ne jette par ses excès dans les plus déplorables maladies, rend le corps pléthorique, mou, lymphatique ou sanguin, tandis que l'habitude de la sobriété diminue, au contraire, le volume du corps, le rend pâle, faible, mais bien portant.

L'intempérant se fait beaucoup de tort par son vice, mais pas aux autres; c'est pourquoi le monde excuse plus aisément ce défaut que tout autre, et même il est des contrées où il passe pour gentillesse. Combien de joyeux convives de ce temps et dans le Nord surtout fuient la mine renfrognée d'un buveur d'eau, d'un triste jeûneur!

En plusieurs pays, il est même de bon ton de s'enivrer; ce n'est turpitude que pour l'ignoble vulgaire, quoiqu'on dise que l'ivresse de la canaille soit la seule véritable, parce qu'elle est sans contrainte.

A quelque degré que les modernes aient poussé le luxe gastronomique, il n'y a rien de comparable, dans ses festins les plus recherchés, à l'extravagance avec laquelle les Romains engloutissaient, au milieu de leurs orgies, les productions les plus rares de l'univers alors connu.

Donnons une idée de cette intempérance effrénée. Le souper était surtout le repas le plus complet. On apportait aux convives, mollement étendus sur des lits, les premières tables chargées de hors-d'œuvre divers, des herbes confites au vinaigre, pour exciter l'appétit. Ensuite, on servait toutes espèces de viandes, gibiers, poissons, légumes. Il y avait huit services, et vers la fin on apportait le dessert et les pâtisseries, avec de vastes coupes pour boire largement les vins les plus exquis.

On cite, outre Lucullus, parmi les célèbres gourmands : Hortensius, Gabius, Messolinus Cotta, Apicius; ce dernier, après avoir dépensé douze millions de francs, valeur actuelle, en ces repas, croyait mourir de faim lorsqu'il ne lui restait plus qu'un million trois cent mille francs.

En général, les mets des anciens étaient bien plus assaisonnés ou épicés que les nôtres. On peut consulter à ce sujet le traité d'Appius Cœlius, *De Condimentis*: on y trouvera bien plus que dans nos cuisines bourgeoises une foule de condiments.

En poussant si loin la gourmandise, ils se gorgeaient tellement qu'ils étaient forcés de rejeter. Cette dégoûtante habitude était devenue journalière. Les femmes même en prirent la coutume.

Alcépiade réclamait vivement contre les vomissements par des moyens forcés. Cependant, la plupart des gens de bon ton se nettoyaient l'estomac avant de se mettre à table. D'autres allaient se débarrasser au loin de la surcharge du souper. On plaçait des cuvettes dans le voisinage de la salle du festin, et même on mettait des urinoirs sous la table!

Par contre, on ne saurait vanter l'abstinence de ces pythagoriciens qui, pour s'exercer à cette vertu d'anachorètes, jeûnaient, puis se faisaient servir une table couverte de mets exquis, et, après en avoir repu seulement leurs yeux pendant quelques heures, les faisaient remporter sans y avoir touché.

Aristote nous assure qu'il est beaucoup plus prudent, lorsqu'on veut s'habituer à la tempérance, de ne pas arrêter trop longtemps ses regards de concupiscence sur les objets qui l'excitent. « Car la vue de tous les plaisirs charnels, dit-il, fait venir l'eau à la bouche. »

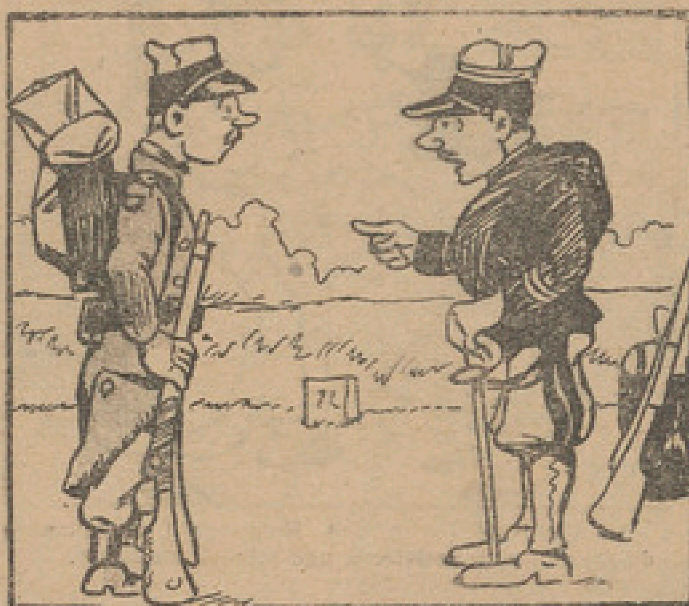
Rien n'éteint l'imagination, ne dégrade la mémoire et surtout n'hébète davantage le jugement comme les excès continuels de table. A peine est-on capable de penser dans une digestion laborieuse.

Mais on a beau soutenir que la tempérance est l'une des quatre vertus cardinales, qu'elle inspire la sagesse : la volupté, la gourmandise, resteront éternellement à la mode; les médecins auraient tort de s'en plaindre, c'est ce qui les rend nécessaires.

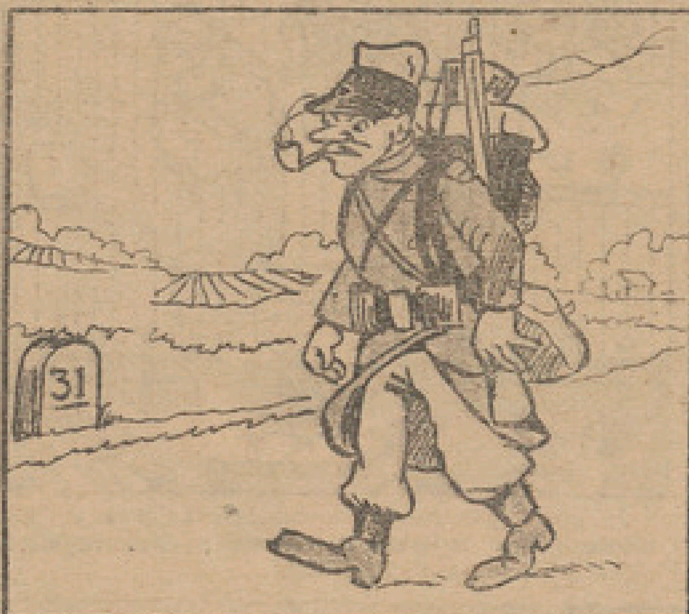
Caton le Censeur voulait chasser les médecins de Rome, mais c'étaient les vices nourrisseurs des maladies qu'il eût fallu expulser pour rendre les médecins inutiles!

Dr KESLER.

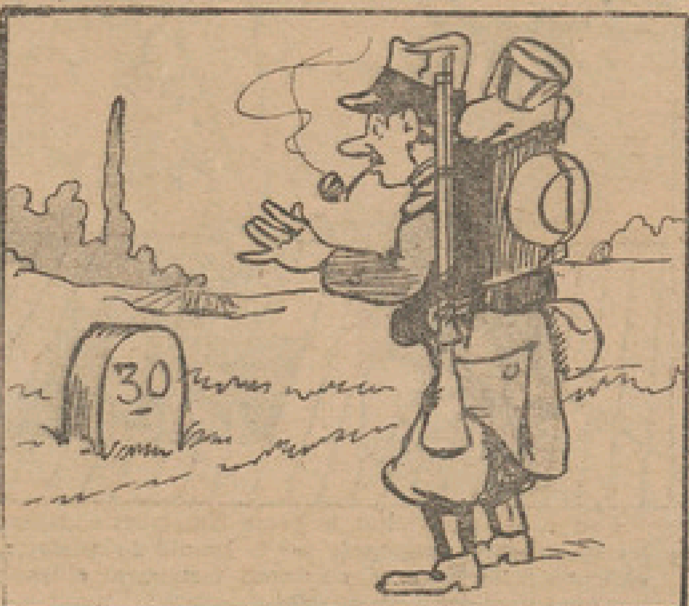
ANOMALIES



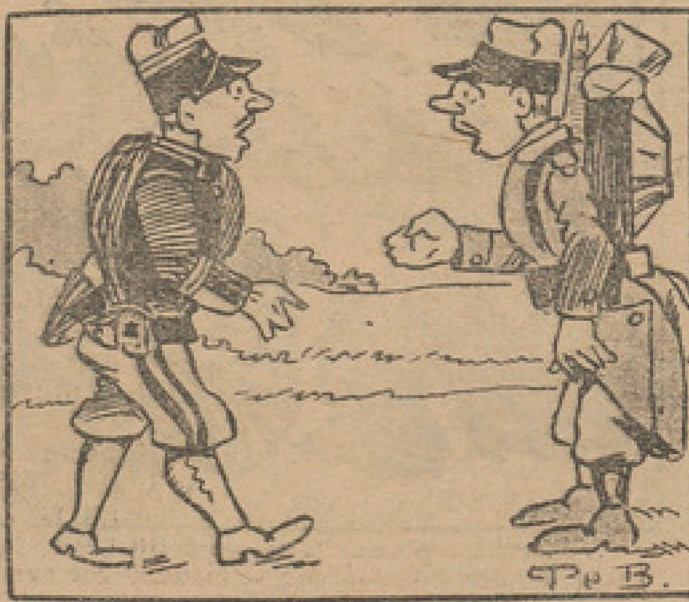
« Flachut, vous allez vous porter en éclaireur en avant de la colonne et vous signalerez ce que vous verrez d'anormal sur la route. »



« Eh ben, j'vois rien d'anormal moi; je vois tout simplement qu'on est au 31e kilomètre, voilà tout. »



« Zut! qu'est-ce que je vois là? Maintenant c'est le 30e de kilomètre. Ça, par exemple, c'est épatant. »



« Mon lieutenant, je viens vous dire que sur cette route-là, ils ont mis les kilomètres à l'envers



UNE FANTAISIE DE ROI

Auguste, roi de Pologne et électeur de Saxe, dépensait souvent de sommes fabuleuses pour satisfaire des goûts bizarres. Le 26 juin 1730, pendant le grand campement à Zeithain, sur les bords de l'Elbe, en Saxe, il fit servir à toute son armée, composée de 30,000 hommes, un dîner splendide. Ce fut un repas original où l'on voyait les bœufs rôtis en entier, où le dessert était dressé par l'architecte général du royaume, et où les gâteaux étaient découpés à la hache par les charpentiers.

Le luxe des assiettes était extraordinaire; car, outre les assiettes ordinaires, on en avait sculpté 35,000 en bois. Chacune d'elles portait le millésime, la date du jour de la fête et un bas-relief représentant un sujet de circonstance. Aussitôt que le dîner fut fini, l'armée se rangea sur les bords de la rivière et, au commandement des chefs, les 35,000 assiettes en bois furent jetées à la fois dans l'Elbe.

Elles portèrent la nouvelle de la munificence du roi Auguste à tous les pays arrosés par le fleuve et baignés par l'Océan. Ce singulier moyen de publicité n'a pas manqué son but. Aujourd'hui encore les familles qui habitent les bords de l'Elbe conservent et montrent les assiettes en bois portant la date du 26 juin 1730.

Conseils Pratiques

CHAMPIGNONS VÉNÉNEUX

Les champignons vénéneux sont, de tous les poisons, le plus dangereux, car leur action nuisible ne se manifeste que 7 à 8 heures après leur ingestion. On doit s'enquérir d'un médecin dès que l'on constate les premiers symptômes : anxiété, défaillance, nausés, vomissements; le ventre se tend, les extrémités deviennent froides, le pouls est dur et intermittent.

En attendant l'arrivée du docteur, on tâche de provoquer des vomissements en faisant absorber au malade beaucoup de lait. Ensuite on lui administrera la potion suivante :

Délayer un jaune d'œuf dans 40 ou 50 grammes d'huile comestible et ajoutez en remuant 60 grammes d'eau sucrée. Cette potion doit être bue une seule fois d'heure en heure, jusqu'à complet effet purgatif.

Un autre moyen bien simple consiste à délayer dans un verre d'eau 3 ou 4 cuillerées à café de poudre de charbon et à en faire prendre au malade autant qu'il en pourra absorber: plusieurs verres de suite. La poudre de charbon a la propriété d'absorber les liquides contenus dans l'estomac, et lorsque le docteur arrive, le malade se trouve presque hors de danger.

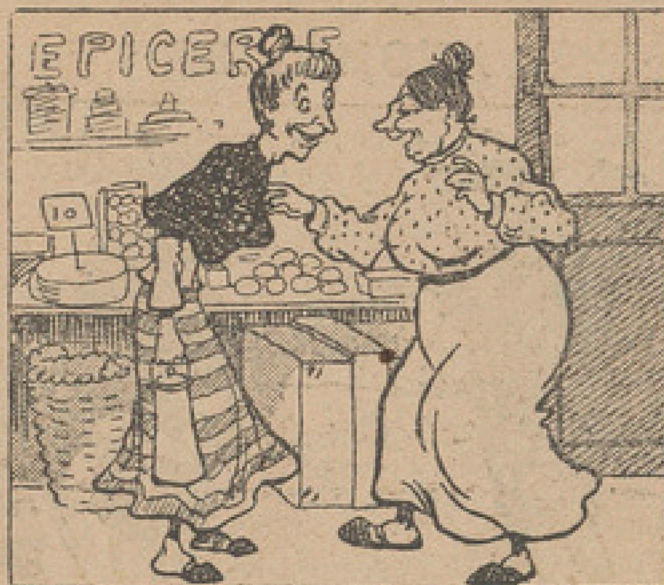
Enfin, un dernier conseil qui devrait être écouté de toutes les ménagères afin d'éviter les accidents d'empoisonnement :

On peut rendre un champignon vénéneux inoffensif quand, après avoir été macéré pendant deux heures dans l'eau vinaigrée, il est soumis à une ébullition d'une durée de 30 à 40 minutes.

LES PLACES GRATUITES



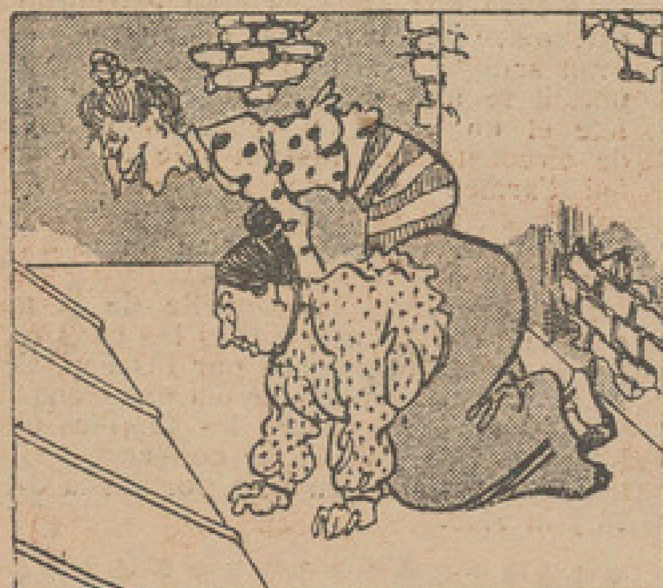
Mme Grossetarte habitait juste au-dessus d'un théâtre, si bien que de sa fenêtre elle pouvait assister aux pièces qui s'y jouaient, sans bourse délier, le toit étant vitré.



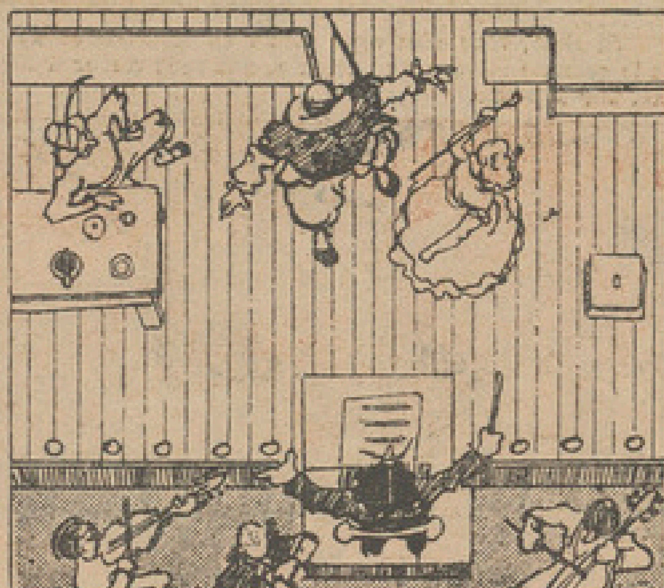
Un jour elle invita Mme Hasperge (une commère de ses amies) à assister à une pièce à sensation.



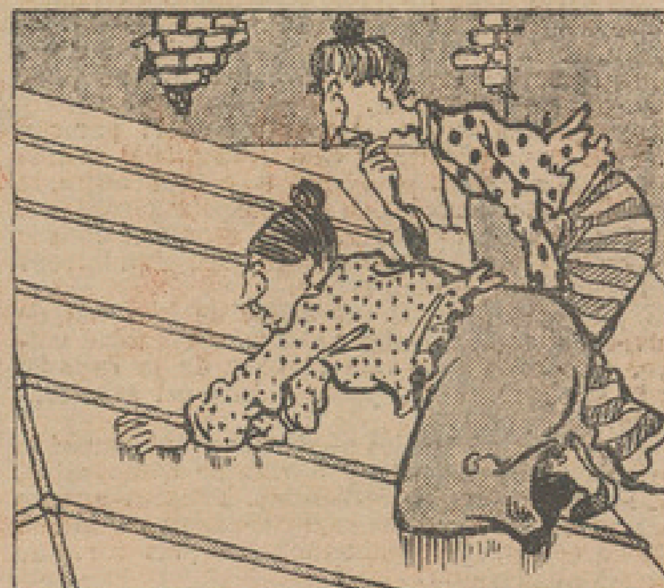
Pour mieux voir, ces dames enjambèrent tranquillement la fenêtre et se mirent en devoir de monter sur le vitrage.



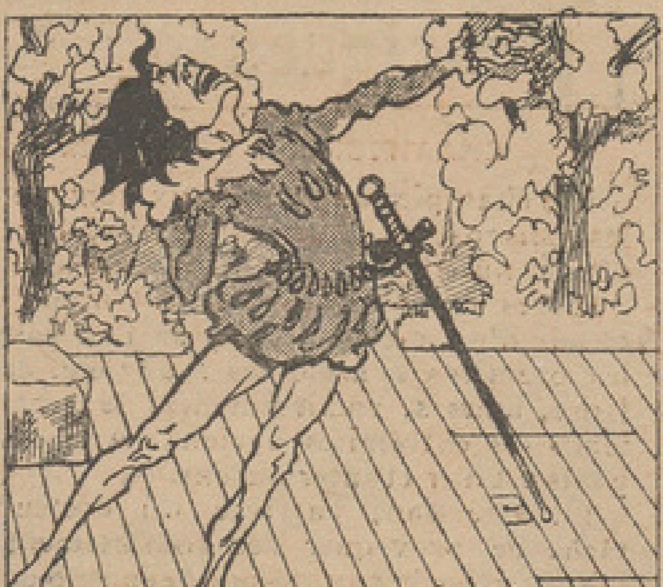
Confortablement installées, elles suivirent avec délices les faits et gestes des acteurs.



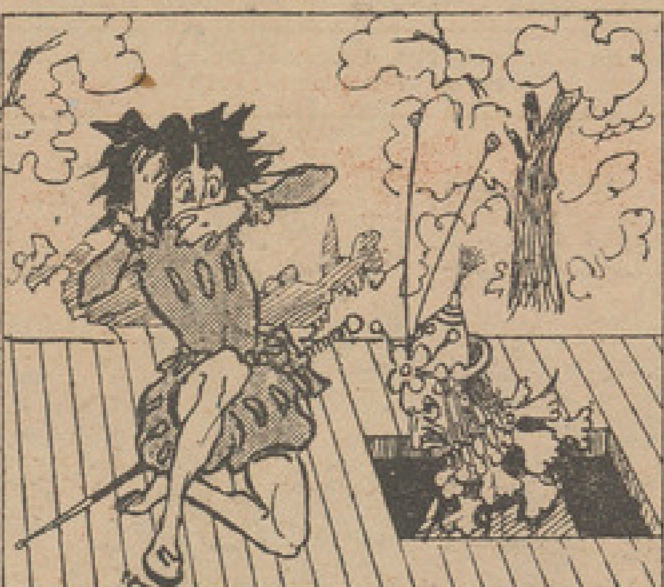
Je n'irai pas jusqu'à vous dire qu'elles étaient mieux qu'aux fauteuils d'orchestre; elles voyaient même les acteurs d'un peu haut.



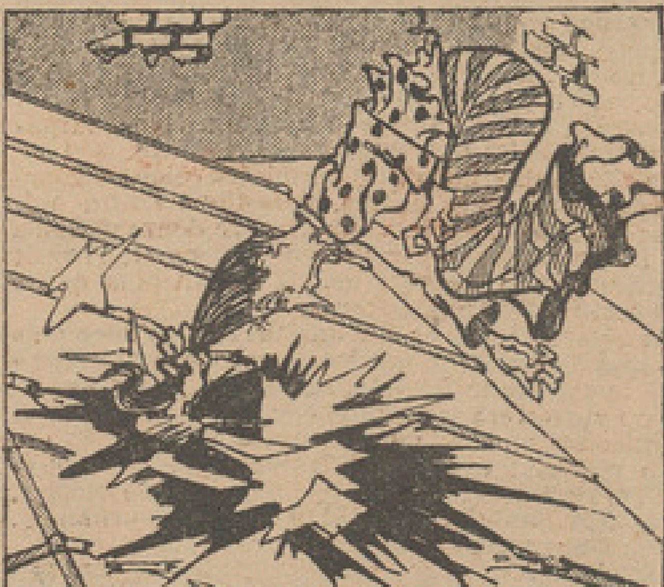
Cependant, Mme Grossetarte, prodigieusement intéressée, s'était peu à peu avancée sur le vitrage afin de mieux voir.



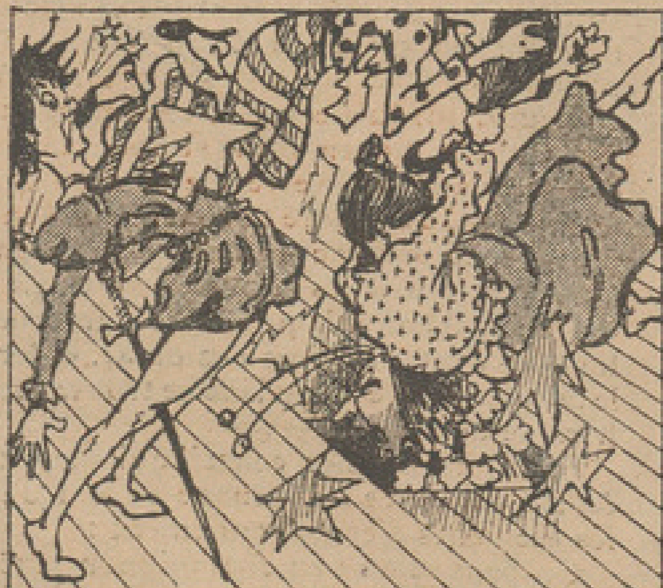
La pièce était en effet arrivée à l'endroit le plus pathétique. L'acteur sur la scène suppliait le génie de la chance de venir à son aide.



Une trappe s'ouvrit et le génie lentement apparut; les spectateurs, empoignés par la beauté du spectacle, osaient à peine respirer, on aurait facilement entendu une mouche voler dans la salle. .



C'est à ce moment que le vitrage cédant sous le poids de Mme Grossetarte, elle disparut et sa main crispée s'agrippant à la perruque de Mme Hasperge, cette dernière plongea à la suite.



Mme Grossetarte, toujours cramponnée aux cheveux de Mme Hasperge, vint s'abattre juste sur la tête du malheureux génie. Vous pensez si celui-ci s'empressa de rentrer plus vite qu'il n'était sorti...



... refermant vivement la trappe derrière lui. Le public, un moment effaré par cette apparition aussi fantastique qu'inattendue, protesta alors énergiquement et une véritable pluie d'objets les plus hétéroclites s'abattit sur la scène.



Ces dames durent payer les dégâts et je vous prie de croire qu'on leur présenta une note salée. Mme Grossetarte s'est empressée de déménager; elle s'est bien promis de ne plus jamais habiter au-dessus d'un théâtre.

ANECDOTES

Un Boër qui sait donner une leçon.

C'était pendant la dernière guerre anglo-boër. Un capitaine de la yeomanry se présente devant une ferme hollandaise habitée par un vénérable pasteur :

— Monsieur, commande l'officier, montrez-moi un champ où je puisse faire fourrager mes cavaliers.

— Très volontiers, suivez-moi.



Sans ajouter un mot de plus, le vieux Boër se met à la tête du détachement. A dix minutes de là, on rencontre un superbe champ de trèfle et l'Anglais s'écrie :

— Voilà qui fera très bien notre affaire.

Mais le pasteur avance toujours :

— Encore quelques pas. Nous allons trouver plus loin une moisson plus magnifique encore.

On continue de marcher et l'on atteint bientôt un nouveau champ de trèfle que le pasteur désigne aux cavaliers :

— Voilà qui est à vous, faites ce qu'il vous plaira.

Aussitôt, la troupe met pied à terre, coupe du trèfle et le met en botte, puis remonte en selle pour le retour.

Alors le capitaine, se tournant vers le Boer, lui dit :

— Brave homme, vous nous avez imposé un supplément de fatigue bien inutile. Somme toute, le premier champ valait bien le second.

— C'est vrai, mais j'avais une raison.

— Laquelle?

— Une raison tirée des Écritures saintes. Il est dit : Ne faites pas aux autres... Or, ce premier champ n'était pas à moi.

La leçon fut-elle comprise? J'en doute.

L'adroit pickpocket.

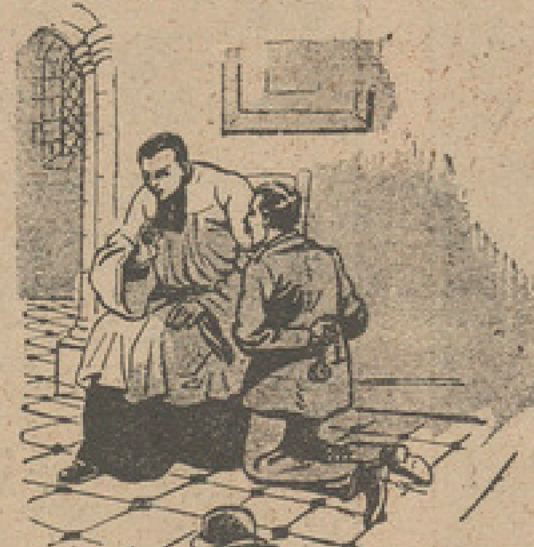
Le tour est connu, mais un journaliste belge nous affirme qu'il vient d'être réédité dans une petite paroisse du pays brabançon.

Un pickpocket entre dans une église et avise la chaîne d'or d'un vicaire à la mine jeunette et naïve. Il s'approche aussitôt du prêtre et d'une voix basse, oppressée par le remords :

— Monsieur l'abbé, voulez-vous m'entendre en confession?

— Bien volontiers.

Le vicaire referme la porte de la sacristie, s'assied sur une chaise auprès de laquelle s'agenouille le pénitent :



— Mon père, débute l'adroit pickpocket qui a déjà en main l'objet de sa convoitise, je m'accuse d'avoir pris une montre.

— Mon fils, il faut la rendre.

— La voulez-vous?

— Non, mon enfant.

— Mais, mon père, le propriétaire de la montre me l'abandonne?

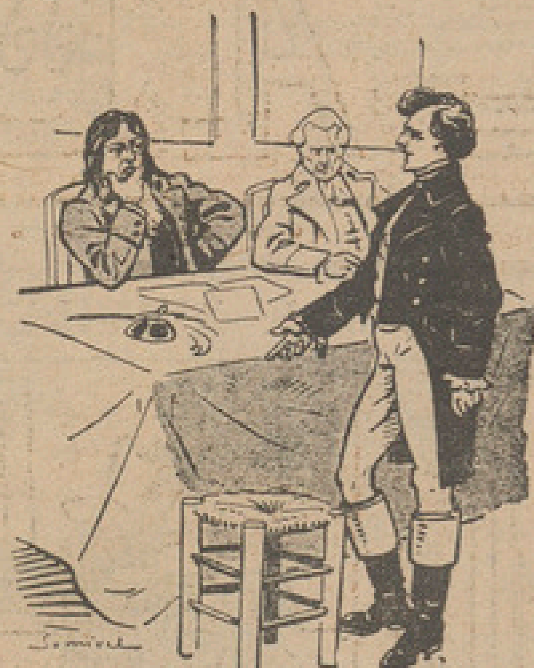
— Alors gardez-la.

— Merci bien.

La suite se devine.

Devant le Comité de Salut public.

Se trouvant à Paris en 1793, le célèbre violoniste Poppo fut appelé au Comité de Salut public comme suspect, et on lui fit subir l'interrogatoire suivant :



— Votre nom?

— Poppo.

— Votre profession?

— Je joue du violon.

— Que faisiez-vous du temps du tyran?

— Je jouais du violon.

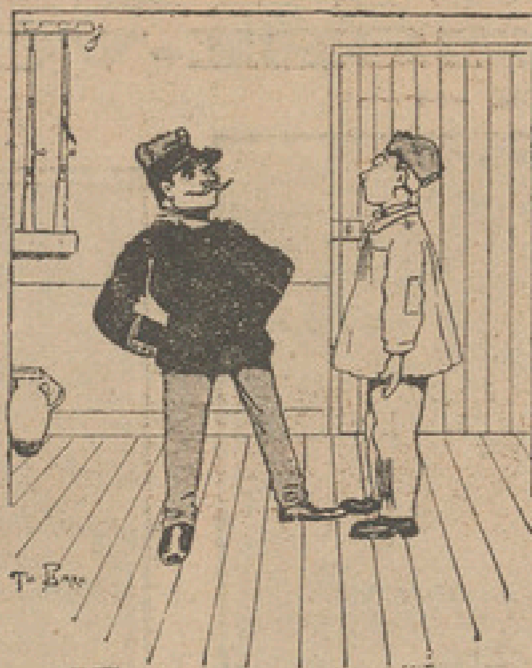
— Que faites-vous maintenant?

— Je joue du violon.

— Que ferez-vous pour la Nation?

— Je jouerai du violon.

Poppo fut acquitté.



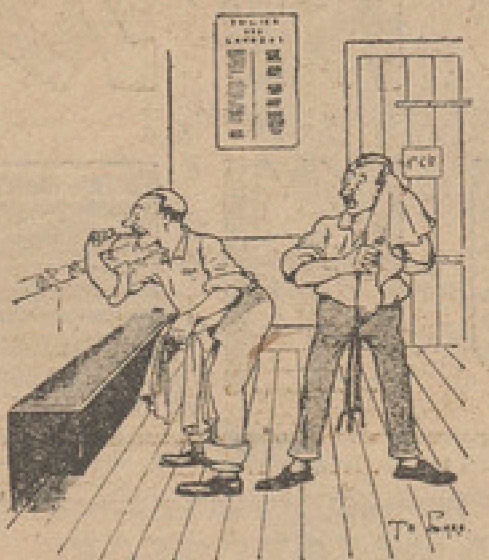
— Je vous ai désigné comme bibliothécaire.

— Mais, mon adjudant, je sais pas lire!

— Justement, vous n'abîmerez pas les bouquins, comme ça.



Le Monsieur, *devant une tarte où se débat quelque chose de noir.* — Tiens! un gâteau-mouche!...



— Tu te laves les dents! Eh ben, mon vieux, c'est une mauvaise habitude, parce que quand on l'a prise on ne peut plus s'en passer.



— M'sieu l'agent, je vous en prie, v'nez, y a un individu dans mon hôtel qu'est pris d'un accès de folie, y veut à toute force que j'y amène un animal féroce; quand y va vous voir, ça va p't'être le calmer.

LE COIN où l'on s'Amuse

SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 8

Enigme. — Poissons.
Charade. — Témérité.
Casse-Tête. — Achille, Zénobie.
Logogriphe. — Fil, file, filon, filoir
Mots cachés. — Cantal — Rhône — Lot.
Un peu d'histoire. — Mirabeau
Mots carrés.

T A R O T
A V A R E
R A D E S
O R E N S
T E S S E

Rébus. — L'oisiveté est la mère de tous les vices.

Enigme.

Une fleur, sans moi, ne saurait être [complète;
Aux lèvres des anciens, on me voyait [souvent;
Sur l'autel, chaque jour, il faut que l'on [me mette;
A m'admirer plus qu'à me boire on est [fervent.

Charade.

Mon premier indique la possession,
Mon second également.
Mon troisième est un mufle
Mon quatrième empêche de voir au [théâtre.

Casse-tête.

Trouver deux prénoms dans ces lettres
a a b d e e l o r t z

Logogriphe.

Mes trois premiers pieds ne changent [pas
Ajoutez m'en un : je fais la grimace.
Ajoutez-m'en deux: je deviens un mol- [lusque
Ajoutez-m'en trois : j'ai des ailes et ne [puis m'envoler
Ajoutez-m'en quatre : je me meurs.

Mots carrés.

1. Célèbre écrivain norvégien.
2. Une boisson
3. Infinitif d'un verbe synonyme de punir.
4. Instrument de chirurgie
5. Dieu marin

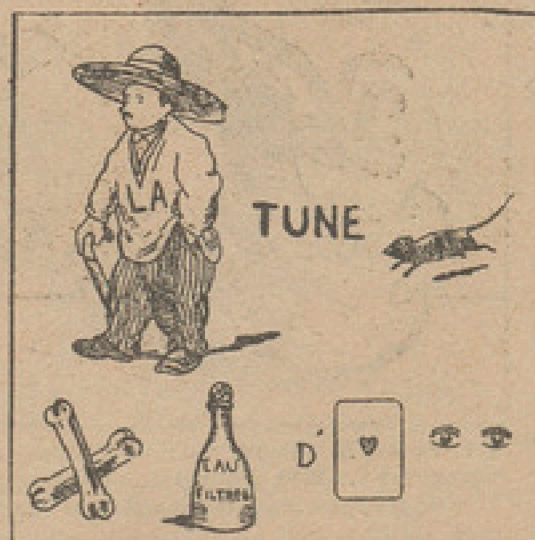
Devinettes.

Trouver trois généraux connus.

Rien n'est supérieur à ma devise : Ote toi de là que je m'y mette!... — Sur le champ de bataille, très utile est la charpie, car elle a arrêté bien des hémorragies — J'ai vu passer un nègre dans la rue qui m'a fait une peur terrible!

(Solutions dans le prochain numéro.)

RÉBUS

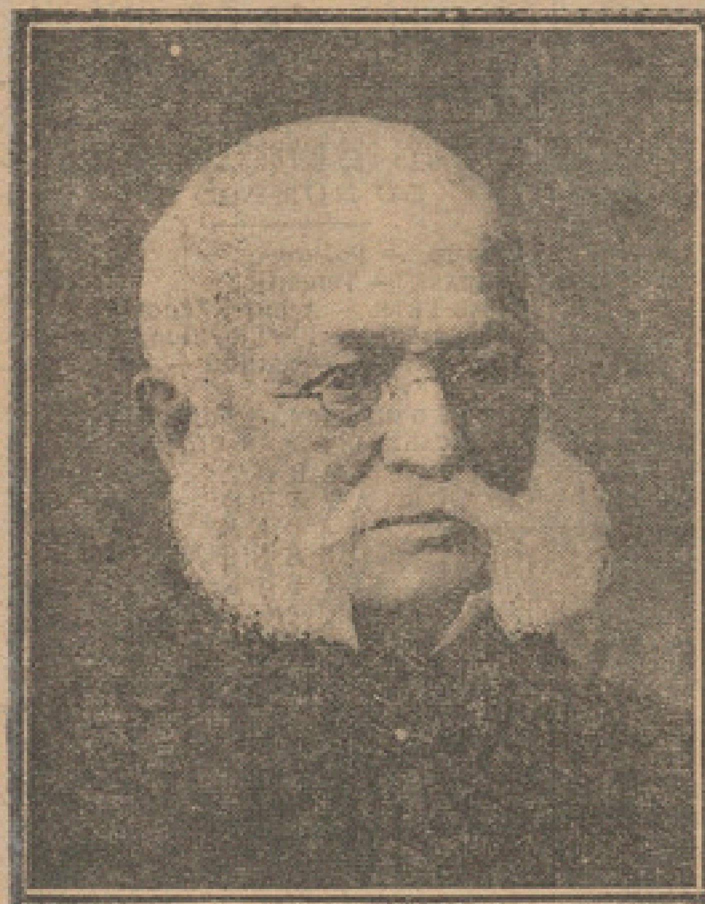


(Solution dans le prochain numéro.)

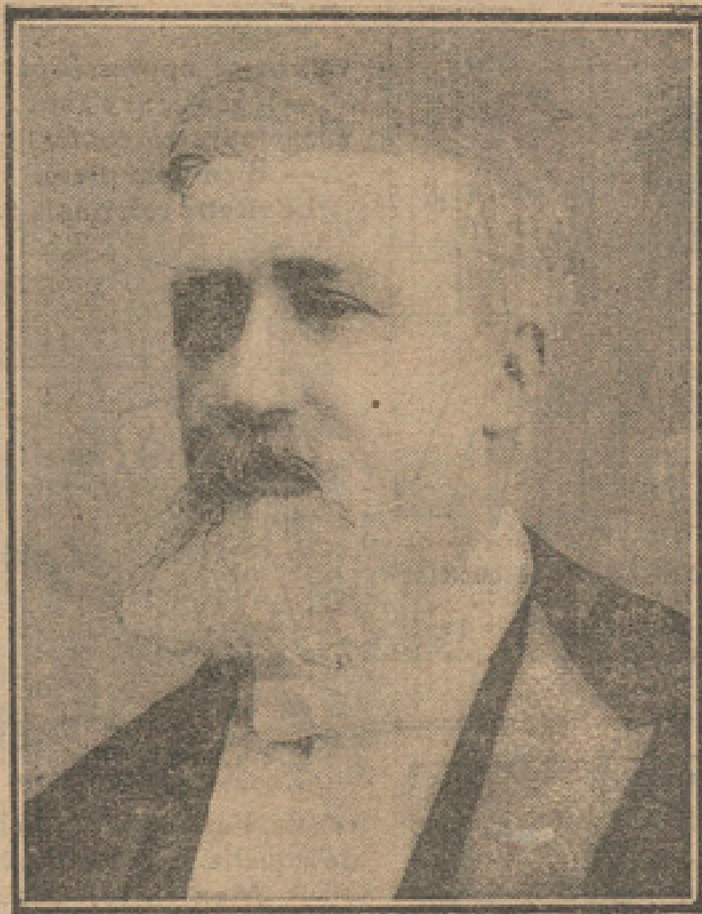
PREMIER GRAND CONCOURS EN DIX SÉRIES

LES RECONNAISSEZ-VOUS ?...

4e SÉRIE



N° 10........................



N° 11........................



N° 12........................

Pour les conditions voir le numéro 1.

DEUXIÈME GRAND CONCOURS EN DIX SÉRIES (Concours pour les jeunes.)

TEXTE EN MONOGRAMMES

4e SÉRIE

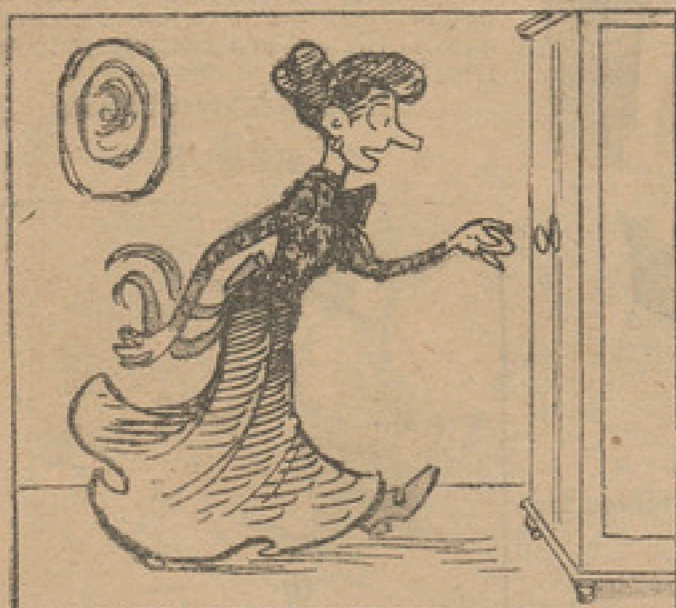


Pour les conditions voir le numéro 1.

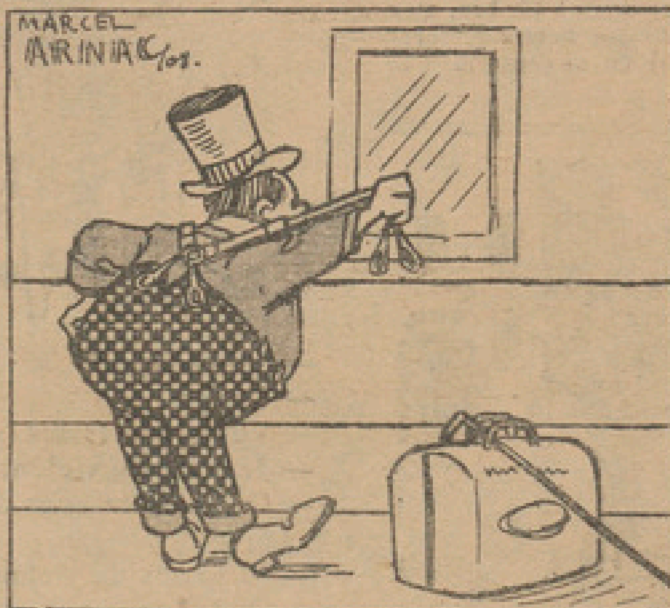
BON A DÉTACHER N° 4
Les reconnaissez-vous ?...

BON A DÉTACHER N° 4
Texte en monogrammes.

JOINDRE L'UTILE A L'AGRÉABLE



Lorsque M. Rams dit : « Poupoule, je pars en voyage! » . Mme Rams sait ce que cela veut dire... Elle se précipite immédiatement dans l'armoire et donne à M. Rams...



... son pantalon *à damier*, et M. Rams se munit de ce pantalon-là. Pour rien au monde, lorsqu'il voyage, M. Rams ne consentirait à porter un autre pantalon car...



.... on ne peut s'imaginer combien un pantalon à damier est précieux pour un joueur comme M. Rams et de quelle utilité il est lorsqu'on s'ennuie dans un wagon de chemin de fer!

CHASSE AU CANARD SAUVAGE



M. Benoit chasse le canard, installé dans une barque qu'il laisse entraîner mollement par le courant.. Ses deux bons chiens écoutent ses dernières recommandations : « Attention, Fox et Tom, à l'eau au coup de fusil !... »



Justement voici un superbe canard qui prend son vol. M. Benoît épaule... vise... Pan! Pan! d'un même élan les deux vaillants chiens ont sauté à l'eau pour chercher le gibier.



Hélas! leur départ intempestif a détruit l'équilibre qui régnait sur la barque, et trop lourd, M. Benoît pique une tête dans l'eau..



.... d'où il a grand'peine à se sortir... Vivement, il rentre chez lui, trempé comme une soupe. S'il a manqué le canard, il a sûrement attrapé un magnifique coriza... C'est toujours ça, me direz-vous.

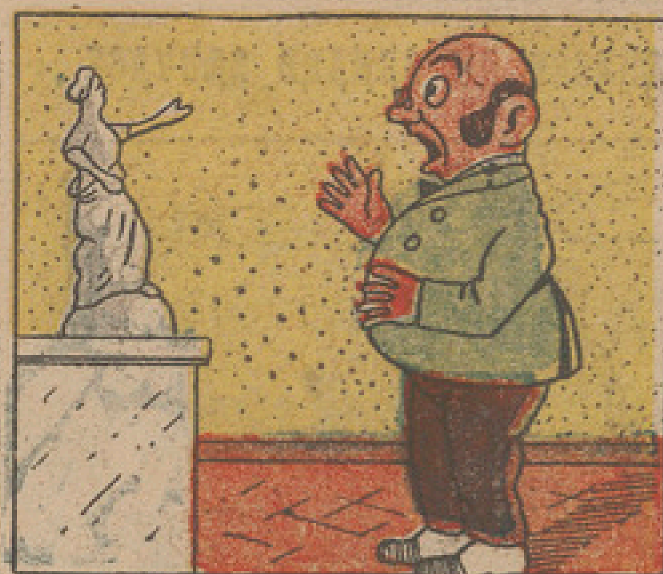
LE NOUVEAU DOMESTIQUE



« Bien, mon garçon, je vous prends à mon service, mais je vous préviens que je veux beaucoup de propreté, et surtout, gare à rien casser — Compris, monsieur. »



Joseph, en prenant son service, reste bouche bée en face la *Vénus de Milo*. « Comment! une si belle femme et elle n'a pas de bras! Pour sûr que c'est mon prédécesseur qui l'a endommagée de la sorte. Il faut la raccommoder le plus tôt possible. »



M. Toutprès reste médusé en regardant le chef-d'œuvre avec ses deux bras



« Joseph, dès que j'ouvrirai l'œil le matin, vous me servirez mon petit noir, car j'ai en me réveillant une faim de loup. — Tiens! je ne savais pas que le patron était anthropophage. »



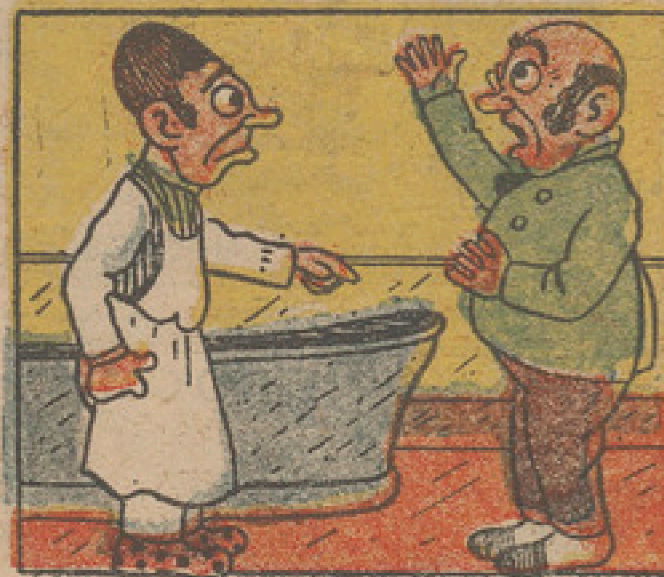
« Voilà le petit noir, monsieur, faut-il vous apporter un couteau ou voulez-vous que je le découpe moi-même? »



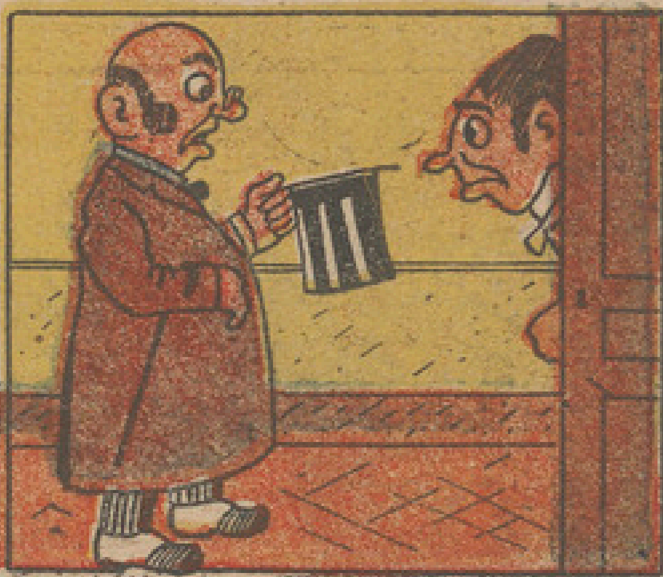
« Tu iras cet après-midi chez M. Plumelarge, l'auteur, chercher une baignoire. »



Joseph se dit : « C'est très loin, chez M. Plume large. A côté, il y a des baignoires tant que j'en voudrai »



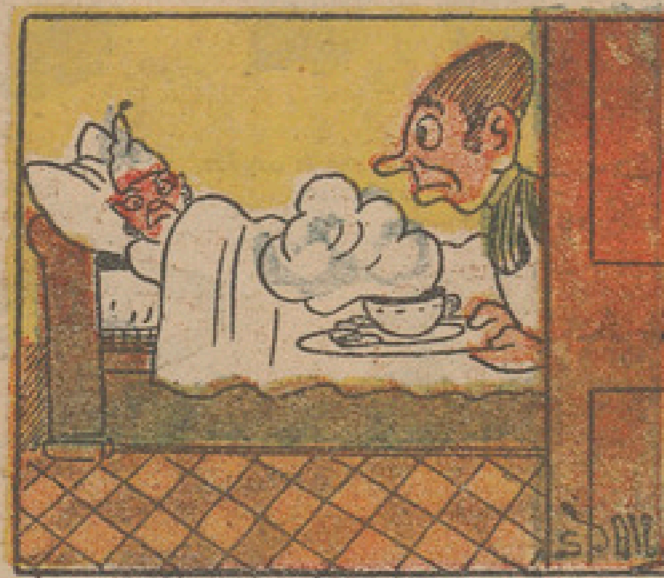
« Mais, qu'est-ce que c'est que ça, Joseph? — La baignoire que vous avez demandée, monsieur. »



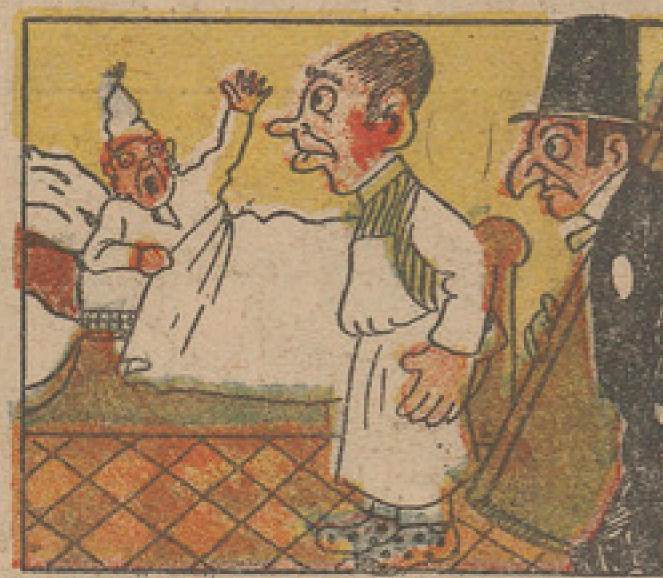
« Ce chapeau sent drôlement, Joseph, où que tu l'as mis? — Mais dans l'armoire à glace de la cuisine. »



« Je t'ai dis maintes fois, Joseph, que je veux être compris à dem.-mot. — Compris, monsieur. »



« Je suis malade aujourd'hui, Joseph, je ne veux pas du chocolat. Allez chez le pharmacien, il sait ce qu'il me faut. » Et Joseph de se dire : « Voilà le moment de n'avoir pas l'air d'un sot ».



« Que vous est-il arrivé, Joseph, pour tarder de la sorte? — Monsieur, je n'ai pas perdu mon temps. J'ai compris à demi-mot. J'ai couru chez le pharmacien, j'ai prévenu le médecin, et j'amène le croque-mort!

Sceaux. — Imp. Charaire. Le Gérant : MAURICE OFFENSTADT